

ACTE II, SCÈNE VI.

MATÉO,

OU

LES DEUX FLORENTINS,

COMÉDIE-DRAME EN CINQ ACTES,

Par M. Laurencin

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN,

LE 1er MAI 1838.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
MATÉO.	M. Raucourt.	UN JARDINIER.	M. Marchant.
LE MARQUIS DE FIERA-MONTE.	M. Marius.	STELLA.	Mme Blès.
JULIANI, jeune peintre.	M. Surville.	MICHELA.	Mme Astruc.
VENETTI.	M. Tournan.	THÉRÈSA.	Mme Cornier.
BONESCO.	M. Charles Cabot.	LA SUPÉRIEURE.	Mme Georges Cadette.
JÉRONIMO.	M. Moessard.	DEUX PENSIONNAIRES.	Mme Aimée. Mme Joubert.
GIACOMO.	M. Hippolyte.		

L'action se passe, vers le milieu du XVIIe siècle, à Florence pendant les quatre premiers actes, à Livourne au cinquième.

Nota. Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être sur le théâtre ; les indications sont prises de la droite du spectateur.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une chambre modeste, servant d'atelier de peinture. Au fond une porte ouvrant sur un palier ; à gauche de cette porte une fenêtre donnant sur la rue ; à droite sur le côté une fenêtre ouvrant sur un jardin ; à gauche une porte conduisant à d'autres appartemens ; à droite, sur un chevalet, un tableau représentant un saint Michel ; à gauche, sur une chaise, un autre tableau représentant l'intérieur d'un atelier.

SCENE PREMIERE.

JULIANI, GIACOMO, MICHELA.

Au lever du rideau, Juliani est debout près de la fenêtre; il passe machinalement son pinceau sur sa palette et regarde à l'extérieur ; Giacomo ôte sa fausse barbe, la houppelande et le bonnet flamand avec lesquels il vient de poser et les met sur une chaise.

MICHELA, *entrant par la gauche.*

Me voilà, signor; je vous ai fait attendre... (*A Giacomo.*) Eh bien! où est-il donc?

JULIANI, *regardant toujours au dehors.*

Ah!... la voici, je crois... non, non...

MICHELA, *à qui le modèle montre Juliani, allant à lui.*

Signor ..

JULIANI, *sans la regarder*

Tu peux te retirer...

MICHELA.

Hein?... comment?

JULIANI, *la reconnoissant.*

Ah! pardon, ma chère Michela, je croyais parler à Giacomo...

Il fait signe à celui-ci, qui reprend ses vêtemens pendant ce qui suit.

MICHELA, *à part.*

Sa chère Michela .. à la bonne heure, donc!... (*Haut.*) J'ai été bien long-temps; mais je viens du couvent.

JULIANI.

Oui, je sais, je vous ai aperçue...

MICHELA.

Ah! oui, au fait... de cette fenêtre, et si vous aviez eu besoin de moi, vous pouviez me faire un signe, ça m'aurait obligée, car on n'a pas trop chaud, même à Florence, quand on cause dans un jardin, au cœur de l'hiver... et il y avait déjà près d'une heure que Thérésa... (*Juliani va encore regarder à la croisée.*) Thérésa, vous savez la femme du jardinier; je suis la marraine de son dernier, et, quand je vais voir mon filleul, impossible de m'en aller; c'est comme avec toutes les sœurs et leurs pensionnaires.

JULIANI, *vivement.*

Ah!... vous causez aussi quelquefois...

MICHELA.

Ah! je crois bien!... ah! ah! je crois bien! dès qu'elles me voient entrer, c'est une joie... Ah! voici Michela! bonjour, Michela!.. et alors elles me font jaser, babiller... il faut leur raconter tout ce qui se passe dans Florence.

On entend le bruit du canon.

JULIANI.

Ecoutez!...

GIACOMO, *prenant vite son chapeau*

C'est le canon...

MICHELA, *allant à la fenêtre du fond.*

Et voici les juges du concours qui se rendent au palais du grand-duc.

JULIANI.

Allons, une heure encore, et mon sort sera décidé.

GIACOMO.

C'est vrai... bonne chance, signor!...

Il sort.

SCENE II.

MICHELA, JULIANI

MICHELA.

Oui, dans une heure tout Florence célébrera votre triomphe et viendra vous couronner du laurier d'or.

JULIANI, *tristement.*

Moi!

MICHELA.

Sans doute : le tableau que vous avez envoyé au concours est un chef-d'œuvre... Hier encore je m'étais glissée dans la foule qui se pressait au palais Pitti... un groupe nombreux s'était arrêté devant votre superbe descente de croix, et j'entendais répéter de tous côtés : Quelle vérité!... quelle vigueur! quelle richesse de coloris!...

JULIANI.

Ils disaient cela!... ah! s'il était vrai!... (*regardant le jardin*) je pourrais espérer peut-être... (*A part.*) Ah! Stella!...

MICHELA.

Espérer!... mieux que cela!... vous dis-je... Un tableau admirable, pour lequel j'ai posé dix fois en Madeleine et soixante pour la Vierge...

JULIANI.

Bonne Michela!... que ne vous dois-je pas pour tant de complaisance!...

MICHELA.

Oh! ne parlons pas de cela; je l'ai fait de bon cœur, et je suis toute prête à recommencer; j'oubliais même que j'étais rentrée pour cela.

JULIANI.

C'est inutile, je vous remercie, il me serait impossible de travailler en ce moment; l'incertitude, l'espoir, la crainte ..

MICHELA.

Allons, allons, du courage donc!...

JULIANI.

Ah! c'est que vous ignorez, Michela, que pour moi cet arrêt qu'ils vont prononcer... (*d'une voix sombre*) c'est la vie ou la mort!...

MICHELA.

Bonté divine! que dites-vous?

JULIANI.

N'importe, cette incertitude me tue, il faut que je sache...

MICHELA.

Où allez-vous?

JULIANI, *avec résolution.*

Au palais.

Il sort précipitamment.

SCENE III.

MICHELA, *seule, puis* VENETTI.

MICHELA, *courant au fond.*

Ah! signor... signor Juliani!... ah! bien oui? il ne m'entend pas, je voulais lui proposer d'aller m'informer moi-même... car on ne sait pas ce qui peut arriver, son tableau est magnifique; mais les juges se trompent si souvent sans le vouloir, même lorsqu'ils ne se trompent pas exprès... et alors je ne lui aurais appris son malheur qu'avec des ménagemens; pauvre jeune homme!... il aime tant son art, et la gloire, c'est sa passion... (*soupirant*) sa seule passion, hélas! car il ne s'aperçoit seulement pas que je l'aime, moi!... Ah! la gloire!... elle nous fait bien du tort: je ne sais ce qu'en pensent les autres femmes; mais moi, je la déteste de tout mon cœur...

Elle reste pensive et rêveuse.

VENETTI, *entrant par le fond.*

Peut-on entrer? (*il s'avance jusqu'à Michela*) peut-on entrer?

MICHELA.

Ah! c'est vous, signor Venetti?

VENETTI.

Moi-même; je croyais trouver ici le signor Juliani; savez-vous s'il a terminé?

MICHELA, *lui montrant le tableau.*

Voyez.

VENETTI, *s'approchant.*

Oh!... oh!... très-bien!... oh! très-bien! je défie l'œil le plus exercé de s'apercevoir maintenant... quel bonheur!... un Rubens, où ce grand peintre s'est représenté lui-même dans l'atelier de son élève Van-Dich... un tableau qui a coûté quatre mille ducats!...

MICHELA.

Quatre mille ducats!...

VENETTI.

Pas moins; aussi jugez de mon effroi lorsque le valet maudit à qui j'avais donné l'ordre de le suspendre dans le cabinet de monseigneur le laissa choir... Dieu me préserve de jamais me rompre un membre... je ne suis pas né d'hier, et je me fais une idée de ce qu'on peut souffrir en pareil cas... mais j'aurais préféré cent fois...

MICHELA.

Vous en rompre un?

VENETTI.

Voir cet homme se casser les deux bras et les deux jambes, j'en aurais éprouvé moins de douleur.

MICHELA, *avec ironie.*

Vraiment?...

VENETTI.

Je crois pouvoir l'affirmer; mais enfin, grâce au pinceau de votre jeune hôte, tout est réparé. (*Regardant autour de lui.*) Savez-vous qu'il a du talent, et que voilà un archange saint Michel, je suis sûr que c'est encore vous qui aurez posé.

MICHELA.

Le signor Juliani n'est pas riche, et depuis quelque temps les modèles sont hors de prix.

VENETTI.

C'est tout-à-fait bien... de la verve, des idées, et qui n'en aurait pas auprès de vous, des idées et du talent? vous en donneriez à l'homme le plus stupide... et tenez, moi, tout le premier, je n'ai jamais touché un crayon, ni un pinceau... eh bien! dès que je vous regarde je me sens capable de vous peindre (*mouvement de Michela*) ma flamme sous les couleurs les plus séduisantes.

MICHELA.

Signor Venetti, vous m'aviez promis qu'il ne serait plus question...

Elle veut se retirer.

VENETTI, *l'arrêtant.*

Eh bien... non!... je me tairai, ingrate!... mais vous vous repentirez plus tard de m'avoir préféré ce petit Juliani.

MICHELA.

Que voulez-vous dire?

VENETTI.

Oh!... oh!... croyez-vous donc que je ne m'en sois pas aperçu? vos attentions, vos complaisances...

MICHELA.

Je ne fais que mon devoir, le signor Juliani habite chez moi...

VENETTI.

Ah! signora, vous ne savez pas ce que c'est que d'être la femme d'un artiste, et jeune encore.. croyez-moi... je ne suis pas né d'hier...

MICHELA.

Que voulez-vous?... mon premier mari avait soixante ans...

VENETTI.

Et vous ne seriez pas fâchée de faire la différence?

MICHELA.

Dam!...

VENETTI.

Eh bien! moi...

MICHELA, *avec ironie.*

Oh! vous, vous n'êtes pas né d'hier.

VENETTI.

Je cours encore après mes quarante-six printemps.

MICHELA.

Oui; mais vous allez assez vite pour les attraper avant trois mois, malgré vos rhumatismes...

VENETTI, *avec mystère.*

Et puis je suis riche, j'ai des économies ..

MICHELA.

Un majordome, ça va sans dire...

VENETTI.

Et je vous apporterais en mariage un magot... assez... un fort joli magot...

MICHELA.

Oh! joli, c'est-à-dire...

VANATTI.

Enfin un magot fort agréable.

MICHELA.

Je n'en doute pas; mais je veux épouser un homme libre...

VANATTI.

A cela ne tienne, je quitterai monseigneur...

MICHELA.

Monseigneur, c'est facile; mais les rhumatismes?

VENETTI.

Encore? mais non... une fraîcheur, une simple fraîcheur, suite d'un accident... et tenez, Michela, étonnez-vous que j'abhorre les artistes; c'est encore un de ces êtres-là qui fut la cause de la catastrophe...

MICHELA.

Comment?

VENATTI.

Vraiment, oui... il y a de cela dix-huit ans, j'étais au service du comte de Castellane; ce seigneur allait épouser la fille du marquis de Fieramonte.

MICHELA.

Votre maître actuel...

VENETTI.

Précisément: le marquis, enthousiaste des beaux-arts, avait accueilli chez lui un jeune peintre anglais dont on vantait l'immense talent; ce menstro, qui était doué de l'extérieur le plus agréable, séduisit la fille du marquis.

MICHALA.

Ah!...

VANATTI.

Le comte mon maître conçut des soupçons, et un soir nous surprîmes le suborneur au moment même où il allait pénétrer dans le palais; nous l'attaquons vaillamment...

MICHALA.

Deux contre un...

VENATTI.

Deux, non, nous étions trois; le lâche séducteur se défendait comme un lion; et je ne sais pas ce qui serait arrivé, lorsque je vis accourir Matée.

MICHALA.

Matéo!...

VANATTI

Oui, un jeune drôle, élevé dans le palais de monseigneur, et qui était d'intelligence avec les amans; comme il n'avait pas d'armes, je me précipitai sur lui.

MICHALA.

Vaillamment...

VENATTI.

Mais il m'arrache mon glaive, me saisit, m'étreint dans ses bras, en me disant, l'insolent, que je ne valais pas un coup d'épée; et m'entraînant vers l'Arno qui coulait près de là... plof! dans le fleuve! au mois de décembre! je sortis de l'eau avec une fluxion de poitrine.

MICHALA.

Et la fraîcheur en question...

VANATTI.

Vous l'avez dit, et sans des bateliers qui m'aperçurent, ma foi... Quant au comte, mon maître, percé d'outre en outre... mort... on fit chercher son meurtrier et le mien; mais l'artiste et Matéo avaient disparu pour jamais, car depuis ce temps...

MICHALA.

Et la fille du marquis?

VENATTI.

La signora Angela... chut! je ne puis vous en dire davantage, car c'est afin de garder à jamais le secret sur les suites de cet événement lugubre que le marquis de Fieramonte, m'a pris à son service.

MICHALA, *remontant la scène*

Alors... .

VENETTI, *la retenant.*

Mais ce que je ne puis confier à une étrangère, je le dirais à ma femme, donc, si vous tenez absolument à le savoir...

MICHALA.

Je ne suis pas curieuse.

VANATTI.

Charmante Michela!

Il lui prend la taille.

MICHALA, *se dégageant.*

Voulez-vous que je fasse porter votre tableau?

VENETTI.

Non, non, merci... (*il va prendre le tableau*) je vais moi-même... (*Fausse sortie.*) Ah! j'oubliais: dites-moi, signora, dans sa dernière lettre, monseigneur me charge de trouver une personne de votre sexe, respectable, discrète, dont les principes, les mœurs et l'âge...

MICHALA.

J'entends, une duègne; votre maître voudrait-il donc se remarier... et... craindrait-il...?

VENATTI.

Ne plaisantons pas...

MICHALA.

Attendez... oui, je crois que j'ai votre affaire, une vieille dame, qui a élevé les deux filles de la duchesse de Villabella.

VENATTI.

Eh bien! voyez-la... je reviendrai tantôt.

MICHALA.

Ah! encore un prétexte...

VENATTI.

Voulez-vous donc me priver même de votre vue, cruelle?...

Il lui prend la taille.

SCENE IV.

LES MÊMES, JULIANI

JULIANI, *avec colère.*

Saverino!... Saverino vainqueur!...

MICHELA.

Ciel!...

JULIANI, *se plaçant entre eux.*

C'est Saverino qu'ils ont proclamé!... Saverino, ce plat intrigant, cet homme sans talent, sans imagination et sans ame; ils ont couronné son portrait de la courtisane Olivia!

MICHELA.

Il serait possible!...

JULIANI.

Oui, parce que la courtisane Olivia est la maîtresse du prince Pandolfo.

MICHELA.

Quelle indignité!...

JULIANI.

Oui, n'est-ce pas? Ils n'ont pas craint de flétrir par cette lâche flatterie le noble nom d'artiste! (*Riant de rage.*) Ah! ah! Saverino artiste! Saverino couronné! vainqueur!... c'est à briser sa palette et ses pinceaux!

Il s'élance vers la table où est sa palette.

MICHELA.

Grand Dieu!...

VENETTI, *le retenant.*

Jeune homme, modérez-vous!...

JULIANI.

Non! non!...

VENETTI.

Jeune homme, vous êtes jeune, vous avez du talent, permettez un conseil, je ne suis pas né d'hi...

JULIANI.

Laissez-moi!... ah!...

Il tire son stylet et déchire un de ses tableaux placé près de la porte du fond à droite.

MICHALA.

Que faites-vous?...

Juliani court au tableau de Venetti qui l'a remis sur la chaise.

VENATTI, *le retenant.*

Grand Dieu! mon tableau!...

JULIANI.

Laissez-moi, vous dis-je!

VENETTI.

Du tout, je m'y oppose; les vôtres tant qu'il vous plaira; mais celui-ci, ce précieux Rubens, jamais!...

JULIANI.

Retirez-vous! sortez!...

VENETTI, *mettant son tableau sous son bras.*

Volontiers... (*Juliani a été au tableau de l'archange. Michela s'est placée devant et l'arrête.*) Prenez garde, signora, le chagrin le rend fou...

Juliani va vers lui, Venetti se sauve à toutes jambes, Juliani jette son stylet sur la table et tombe anéanti sur un siége.

SCENE V.

JULIANI, MICHELA.

MICHELA.

Eh bien, signor, eh bien!... est-ce qu'il faut se désespérer ainsi?

JULIANI, *aceablé.*

Ah! Michela!...

MICHELA.

Voyons, soyez raisonnable, je vous en prie, calmez-vous, vous serez plus heureux une autre fois.

JULIANI, *d'une voix sombre.*

Une autre fois!... oui, dans quelques années, n'est-ce pas? lorsqu'il sera trop tard... Ah! Michela!... laissez-moi... je veux... je désire être seul.

MICHELA.

Non, signor, non, je crains trop pour notre saint Michel... mais regardez, regardez-le donc, et dites-moi si ce ne serait pas grand dommage de l'avoir traité comme cette étude de Reynolds? sans me flatter, c'est ce que nous avons fait de mieux...

JULIANI.

Oui, oui; mais que m'importe maintenant, Michela?

MICHELA.

Je ne vous quitterai pas, vous dis-je: voyons, vous m'avez dit cent fois que pour une ame d'artiste il n'y avait pas de chagrin qui ne disparût pendant la création de son œuvre... Eh bien! faites un effort sur vous-même, prenez vos pinceaux...

JULIANI.

Moi!

MICHELA, *les lui présentant.*

Oui, vous...

JULIANI, *frappé d'une idée, à part.*

Ah!... (*A Michela.*) Eh bien, soit, vous avez raison...

MICHELA.

Vous consentez?

JULIANI.

Oui... (*A part.*) Je n'ai que ce moyen de l'éloigner. (*Haut.*) Allez vous préparer...

MICHELA.

C'est cela, faudra-t-il encore prendre l'épée et le bouclier... (*Juliani redevient pensif et ne répond pas.*) Signor!

JULIANI.

Oui, oui, allez, je vous attends...

MICHALA.

Je descends chez moi, et je reviens bien vite... (*A part en s'éloignant.*) Le premier moment est passé, le travail fera le reste... mais quelle passion que celle de la peinture!...

SCENE VI.

JULIANI, *seul.*

C'en est donc fait, l'arrêt est prononcé! Ah! mes rêves de gloire et d'amour... est-ce donc ainsi que vous deviez finir?... Allons, point de faiblesse? le moment prévu depuis long-temps est arrivé, n'hésitons pas... (*Allant à la fenêtre.*) Mais du moins qu'elle sache que ma dernière pensée fut pour elle... (*Il prend une feuille de papier et écrit au crayon.*) « Stella, pour briser » l'obstacle qui nous séparo j'ai combattu sans » repos et sans relâche; pour m'élever jusqu'à » toi j'ai voulu de mon nom plébéien et obscur » faire un nom glorieux et illustre : le sort m'a » vaincu, j'ai succombé dans la lutte, et mainte- » nant je vais mourir... adieu, noble fille, ma » Stella, adieu!... » (*Il écrit encore quelques mots, ploie le papier et va à la fenêtre.*) Ah! oui! oui, c'est elle... O mon Dieu, je vous remercie de m'avoir donné encore ce dernier instant de bonheur... Stella... (*Il lui jette le papier. La porte s'ouvre avec précaution, Mateo paraît et examine l'appartement.*) Stella!... adieu?...

Juliani va pour prendre son stylet; mais Matéo s'élance vers la table et le lui arrache.

SCENE VII.

MATÉO, JULIANI.

MATÉO.

Pardon, signor; après moi, s'il vous plaît...

JULIANI.

Que signifie...?

MATÉO, *prêtant l'oreille.*

Chut!... vous aurez toujours le temps de vous tuer; d'ailleurs, si vous y tenez absolument, les moyens ne manquent pas; moi, c'est différent, je tiens à ma vie, et je n'ai que votre stylet pour la défendre, ainsi vous permettez?

JULIANI.

Mais qui êtes-vous?

MATÉO.

Que vous importe?

JULIANI.

Mais...

MATÉO.

Est-ce que je vous demande qui vous êtes, moi? (*Mouvement de Juliani.*) Silence, je crois entendre... (*il court à la porte*) non, rien... Les sbires auront enfin perdu ma trace.

JULIANI.

Les sbires!

MATÉO, *à lui-même.*

Quant à l'autre, je ne le crains pas, avant qu'on ne l'ait repêché, j'aurai le temps...

JULIANI.

Vous êtes poursuivi?

MATÉO.

Précisément... oh! rassurez-vous, je suis un honnête homme, un de vos confrères.

Il montre les tableaux.

JULIANI.

Un artiste?...

MATÉO.

Oui.

JULIANI.

Et comment?

MATÉO.

Sauvez-moi d'abord, et je vous expliquerai tout plus tard; écoutez... (*Il court à la fenêtre du fond.*) La foule entoure cette maison, les sbires y pénètrent. (*Il ferme la porte.*) Ah! ils ne me prendront pas vivant.

Il brandit son stylet.

SCENE VIII.

LES MÊMES, MICHELA.

Elle a mis une cuirasse par-dessus ses habits, elle est coiffée d'un casque et tient une longue épée.

MICHELA, *entrant et poussant un cri d'effroi.*

Ah!

MATÉO.

Rassurez-vous, signora, vous n'avez rien à craindre, je suis un ami du signor. (*A Juliani.*) Dites comme moi, je vous prie.

MICHELA, *tremblante.*

Un... un ami?

JULIANI.

Oui, ma chère Michela.

MATÉO, *qui cherchait des yeux autour de lui, prenant la fausse barbe de Giacomo et se la posant.*

Eh! vite, donnez-moi ce chapeau, et ce surtout...

Il montre la houppelande.

JULIANI.

Quel est votre dessein?

MATÉO, *s'habillant à la hâte.*

Ne vous ai-je pas dit que j'étais un confrère? je vais vous le prouver; ils peuvent arriver, je les défie bien maintenant de reconnaître...

MICHELA.

Qui?

MATÉO.

Qui? (*Prenant la palette et les brosses.*) Signora, je suis pour le moment un peintre hollandais, maître Van-Brick, Van-Brock, comme vous voudrez... Chut! je les entends; attention, vous mon brave saint Michel, à votre poste (*il la fait monter sur un gradin placé à droite du chevalet*), et ne tremblez donc pas ainsi; est-ce que je tremble moi?

On frappe à la porte du fond.

SCENE IX.

LES MÊMES, BONESCO.

BONESCO.

Ouvrez, de par la justice!...

MATÉO, *à Juliani.*

Ouvrez, à la justice.

BONESCO, *paraissant, aux sbires.*

Visitez toutes les chambres, qu'on le saisisse et qu'on me l'amène; je veux l'interroger immédiatement, mort ou vif, allez...

JULIANI, *qui suit avec inquiétude le pinceau de Matéo.*

Prenez garde, ce n'est pas le ton...

MATÉO.

Soyez tranquille... (*A part.*) Ce n'est pourtant pas si mal pour un peintre d'enseignes; je me sens en verve.

BONESCO, *descendant la scène.*

Ah! voyons un peu!... (*A Michela, mettant ses lunettes.*) Qui êtes-vous? (*Il s'approche d'elle. Michela l'écarte avec son épée, il recule effrayé.*) Une arme! (*Appelant.*) Holà!

MICHELA.

Pas si près, signor Bonesco.

BONESCO, *levant la tête et la reconnaissant.*

Ah! c'est vous, signora? (*Regardant autour de lui.*) Eh! mais, au fait, je me reconnais. (*A Juliani.*) Serviteur, pardon, mais la vue de ce glaive, et puis je suis si troublé en ce moment...

Il cherche autour de lui, va regarder à la porte de gauche et y fait entrer des sbires.

JULIANI.

Que faites-vous?... (*A Matéo, en l'arrêtant.*) Ne touchez pas à la figure.

MATÉO.

Il me semble pourtant qu'un peu de vermillon sur les joues..

JULIANI.

Arrêtez, vous dis-je... travaillez à la tunique, à l'épée, si vous voulez...

MATÉO.

A l'épée, bien c'est ma spécialité..

JULIANI, *à part.*

C'est un peintre de batailles...

MATÉO, *à part.*

J'en ai tant fait... A l'épée d'or, à l'épée d'argent, on loge à pied...

BONESCO, *aux sbires qui paraissent au fond.*

C'est inconcevable! nous l'avons pourtant vu entrer dans cette maison...

MICHELA.

Qui donc?

BONESCO.

Un infâme meurtrier que nous poursuivons.

MICHELA *et* JULIANI.

Un meurtrier!

MATÉO *à Juliani.*

N'en croyez rien... (*A Michela, qui tremble.*) Que faites-vous donc? tenez mieux votre épée, ne l'agitez pas ainsi.

JULIANI.

Vous disiez, signor...

BONESCO.

Ah! oui, il s'agit, dis-je, d'un misérable qui en passant sur le pont Saint-Jean vient de précipiter le majordome du marquis de Ficramonte dans l'Arno...

MICHELA.

Bah! le signor Venetti?

BONESCO, *faisant le signe de plonger*

Je l'ai vu...

MICHELA, *riant.*

Ah! ah! ah!...

BONESCO.

Vous riez, signora; savez-vous que du froid qu'il fait l'infortuné pouvait perdre la vie.

MICHELA.

Eh! non!.. le signor Venetti a l'habitude de prendre des bains dans l'Arno.

BONESCO.

En décembre?

MICHELA.

Oui, une fois tous les dix-huit ans.

MATÉO, *étonné.*

Que signifie...?

MICHELA.

Vous verrez qu'il en sera quitte pour une fraîcheur, (*à part*) cela fera deux...

BONESCO.

Je le désire; au reste nous l'avons transporté à l'infirmerie du couvent voisin, où il reçoit les premiers secours pendant que nous cherchons l'audacieux... (*A Juliani.*) Quel est cet étranger?

JULIANI.

Un peintre hollandais, maître Van...

JULIANI. Brick!		ENSEMBLE.
MICHELA. Brock!		
BONESCO. Hein?		

MATÉO, *l'interrompant.*

Je vous demande pardon, signor, si je n'interromps pas mon travail pour vous présenter mes civilités; mais ce que je fais en ce moment exige toute mon attention... la position est difficile, et je ne m'en tirerai qu'avec beaucoup de prudence.

BONESCO.

Je conçois... faites, signor, je serais désespéré... (*Aux sbires, qui entrent par la gauche.*) Eh bien! personne encore? alors il faut y renoncer; suivez-moi, nous interrogerons le signor Venetti, qui nous donnera le signalement exact.

MATÉO.

Pardon, si je ne vous reconduis pas, signor.

BONESCO.

Ne vous dérangez pas... Arche donc

Ils sortent.

SCENE X.

JULIANI, MATÉO, MICHELA.

MATÉO, *jetant ses brosses, sa barbe et ôtant la houppelande.*

Ah! enfin...

MICHELA, *descendant du piédestal.*

Ouf!...

Elle quitte la cuirasse et le casque pendant ce qui suit.

JULIANI, *l'interrompant.*

Nous sommes seuls, et j'espère que vous allez nous apprendre...

MATÉO.

Je vous dois bien cela. Oui, signor, pour reconnaître votre généreuse hospitalité, je vous dirai avec franchise qui je suis et même ce que j'ai vu ; car pour justifier ma conduite envers ce Venetti, il faudra vous parler d'un temps fort éloigné de nous.

MICHELA, *avec curiosité.*

C'est égal, c'est égal. (*A part.*) J'en ai des impatiences.

MATÉO.

J'avais six ans à peine lorsqu'un jour que j'errais dans Florence, seul, abandonné, mourant de faim; une jeune fille, belle, noble et riche eut pitié de moi : grâce à la signora Angela, je trouvai un asile dans le palais de son père.

MICHELA, *frappée.*

Angela!

MATÉO.

Pardon; mais je viens de prononcer un nom qui réveille en moi tant de souvenirs douloureux... quinze années s'écoulèrent, et durant ces quinze années il ne se passa pas un jour qui ne fût marqué par un bienfait de la signora envers le pauvre orphelin... et moi dont le seul bonheur eût été de donner ma vie pour l'ange qui me l'avait conservée, je reprochais au ciel de ne pas m'en offrir l'occasion...elle se présenta pourtant, et maudit soit ce moment!

Il s'arrête de nouveau.

JULIANI.

Poursuivez.

MATÉO.

Pendant une absence de son père, la signora avait épousé secrètement un étranger, artiste comme vous...

JULIANI.

Un artiste!

MICHELA, *le regardant avec étonnement.*

Ah!

MATÉO.

Je prévoyais que cette liaison lui serait fatale, et je tentai de l'en détourner; mais elle me dit : « Je l'aime, et je meurs si je ne suis sa femme. » Je ne songeai donc plus qu'à veiller sur eux pour écarter le danger qui les menaçait. Le sort trahit mon zèle, et ce fut en vain que j'arrachai l'homme qui lui était si cher au fer des assassins et que son rival perdit la vie dans ce combat qu'il avait provoqué.

MICHELA.

Plus de doute... c'est lui.

MATÉO.

Le père de la signora sut tout : sévère, impitoyable, il fut sourd à ses supplications et la jeta dans un couvent, tandis que sir Reynolds (*mouvement de Juliani*) était condamné à mort pour avoir tué le rejeton d'une famille puissante.

Il s'arrête encore.

JULIANI.

Et vous?

MATÉO.

Moi? il ne me restait plus qu'un moyen de prouver mon dévouement à la signora; je m'attachai à la fortune de l'artiste malheureux et fugitif, je jurai de lui consacrer ma vie, et j'ai tenu mon serment.

JULIANI, *lui serrant la main.*

Bien! bien!

MICHELA, *attendrie.*

Oh! oui, c'est bien!

MATÉO.

Nous errâmes long-temps aux environs de Florence; mais, poursuivis sans relâche, il fallut partir enfin... le cœur brisé, l'ame déchirée, quelques heures après avoir reçu de la signora une lettre... la dernière!

MICHELA.

Ah! pauvre femme!

MATÉO.

Oui, morte! en donnant le jour à une fille que nous avions le projet de soustraire à nos ennemis lorsque notre retraite fut découverte : forcés de quitter précipitamment la Toscane, une inconcevable fatalité nous en a toujours éloignés depuis.

JULIANI, *à part, en regardant le jardin.*

Ah! Stella, est-ce donc le sort...?

MATÉO, *pressant sa narration.*

Après mille événemens, mille traverses qu'il est inutile de vous raconter, nous nous étions embarqués à Calcutta pour gagner l'Angleterre, lorsque nous fîmes naufrage sur les côtes du Brésil. Ce dernier coup anéantissait toutes nos espérances, mon maître en fut accablé; une maladie cruelle le mit aux portes du tombeau, et depuis lors, toujours faible, souffrant, il ne dut plus compter que sur moi, et Dieu sait! cependant, à force de broyer ses couleurs, de préparer sa palette, j'avais acquis quelques notions... (*A Juliani.*) Au reste, je viens de vous montrer un échantillon de mon talent.

Juliani, plongé dans une profonde réflexion, ne répond pas.

MICHELA.

Oui, oui, et je comprends maintenant...

MATÉO, *reprenant son air franc et presque enjoué.*

Cela m'a pourtant suffi, signora, pour lui donner du pain... en six mois j'ai fait toutes les enseignes de Rio-Janeiro.

MICOELA.

Des enseignes! miséricorde! notre saint Michel l'a échappée belle!

Juliani est allé à la fenêtre du jardin.

MATÉO.

Oh! j'ai peint aussi de très-grandes toiles pour des géans, des rhinocéros, des dromad... enfin je tentai le décors, des coulisses je passai bientôt sur la scène et je devins comédien. Cela me réussit, et, après deux ans de succés, mes économies me permirent de payer le passage de mon maître et le mien sur un navire qui nous a débarqués à Londres il y a trois mois. Là, mon maître trouva une somme assez considérable que lui avait laissée un parent mort depuis peu de temps.

MICHELA.

A la bonne heure!

MATÉO.

Vous devinez sans doute maintenant ce qui nous a ramenés à Florence; je voulais partir seul; mais malgré son état de souffrance, malgré la condamnation qui pèse toujours sur sa tête, mon maître a voulu me suivre.

MICHELA.

Je conçois ça... un père...

MATÉO.

Mais, à peine arrivés, ma mauvaise étoile a conduit Venetti sur mon passage: il m'a reconnu, et se doutant que je n'étais pas venu seul à Florence, le misérable m'a menacé de me faire jeter dans un cachot où les tortures me forceraient à dire où est mon maître. Déjà la foule s'assemblait, le désespoir, la fureur se sont emparés de moi, et...

MICHELA.

Et vous vous êtes emparé de Venetti, et pour qu'il ne vous fit pas jeter au cachot, vous l'avez... très-bien! à votre place, j'en aurais fait autant... (*se reprenant*) si j'avais pu, bien entendu. Touchez là, mon brave Matéo!

MATÉO, *étonné.*

Matéo!

MICHELA.

Oui, oui, vous êtes un digne garçon, et le ciel n'est pas juste, ou vous réussirez dans votre entreprise. Si pour cela vous avez besoin d'auxiliaire, je m'appelle Michela, j'ai l'œil vif, l'oreille fine, la langue leste, le pied léger et tout ça à votre service.

MATÉO, *lui prenant la main.*

J'accepte.

MICHELA, *montrant Juliani qui est revenu à sa place.*

Et voilà le signor Juliani qui, j'en suis sûra... eh bien! à quoi pense-t-il donc?

Elle va à lui.

MATÉO, *baissant la voix.*

Je m'en doute... et si vous vous intéressez à lui, laissez-nous seuls un instant.

MICHELA.

Que voulez-vous dire? quelque danger le menacerait-il?

MATÉO.

Allez!

MICHELA.

J'obéis, oui. (*Regardant Juliani avec inquiétude.*) Oui, mais... (*A Matéo.*) Vous me promettez..... (*Il lui fait signe de sortir.*) Je m'en vais, je m'en vais.

Elle sort par la gauche.

SCENE X.

JULIANI, MATÉO.

MATÉO, *lui frappant sur l'épaule.*

Eh bien! signor, vous savez qui je suis. Pour répondre à votre confiance, je ne vous ai rien caché, je n'ai pas hésité à vous dire un secret qui vous rend maître de ma vie. (*Juliani lui donne la main.*) Oh! je suis bien tranquille pour moi, et si je tremble maintenant, c'est pour vous. (*Mouvement de Juliani.*) Ne craignez rien, nous sommes seuls... (*Avec amitié.*) Signor Juliani, ne me direz-vous pas à votre tour le secret de votre douleur? vous vouliez mourir?

JULIANI.

C'est vrai.

MATÉO.

Et pourquoi? A votre âge faut-il donc ainsi désespérer de l'avenir?

JULIANI.

L'avenir! ah! je ne le prévois que trop... vous me l'avez montré vous-même.

MATÉO.

Moi!

JULIANI.

Oui, pour moi la proscription, la misère, et pour elle, la mort!

MATÉO.

Pour elle? ah! malheureux! que dites-vous? quoi! vous aussi?

JULIANI.

Oui, moi aussi, j'aime une jeune fille riche et noble.

MATÉO.

Son nom?

JULIANI.

Stella.

MATÉO.

Celui de ses parens?

JULIANI.

Je l'ignore, elle l'ignore elle-même; mais il doit être illustre, car on ne reçoit à l'abbaye de Sainte-Rosalie (*il montre la fenêtre du jardin*) que les enfans des premières familles de Florence.

MATÉO.

En effet.

JULIANI, *avec désespoir.*

Vous voyez donc bien qu'elle ne peut être à

moi... adieu, laissez-moi, car j'ai écrit à Stella que j'allais mourir, et je serais un lâche...

Un bouquet lancé de l'extérieur, par la fenêtre qui donne sur le jardin, tombe à ses pieds ; le jour baisse peu à peu.

MATÉO.

Hein ? (*Il court à la fenêtre.*) Personne.

JULIANI, *ramassant le bouquet, et trouvant un billet qui y est attaché.*

Un billet ! ah ! d'elle, sans doute.

MATÉO.

Lisez.

JULIANI, *hésitant.*

Ah ! je ne sais, peut-être n'aurais-je plus le courage d'accomplir ma résolution, et il le faut !

MATÉO, *prenant le billet.*

Il faut... il faut lire ce billet. (*Il lit.*) «Vivez,» (*S'interrompant.*) J'en étais sûr; en pareil cas, les femmes ont cent fois plus de bon sens que nous. (*Reprenant la lecture.*) «Au nom du ciel, » vivez, vivez pour moi...» (*A Juliani.*) Vous entendez? mais écoutez, ce n'est pas tout encore... (*Il parcourt quelques lignes.*) Ciel ! qu'ai-je lu ! est-il possible !

JULIANI.

Qu'avez-vous?

MATÉO.

Ce que j'ai... ce que... (*Il veut lire, son émotion l'en empêche.*) Ah ! tenez, tenez, à votre tour, lisez, car moi, je...

Il court à la fenêtre.

JULIANI, *lisant.*

« Une lettre de ma mère, et qui devait m'être » remise le jour où j'atteindrais ma dix-septième » année, a été déposée aujourd'hui dans ma cel- » lule par une main inconnue et m'a révélé enfin » le secret de ma naissance. Ma mère était la » fille du marquis de Fieramonte, mon père un » étranger nommé Reynolds. » (*S'interrompant.*) Reynolds !

MATÉO, *avec transport.*

Oui, Reynolds l'artiste, Reynolds mon maître, mon ami : comprenez-vous à présent? et sa fille est là, près de moi, sa fille, son enfant ! et vous l'aimez, elle vous aime... quel bonheur !... Ah ! maintenant je suis sûr de réussir.

Il se jette au cou de Juliani.

JULIANI.

Comment ! que voulez-vous dire?

MATÉO, *se calmant.*

Oui, c'est juste, du calme... en vérité, je ne me reconnais plus, voilà que je perds la tête comme un enfant (*mouvement de Juliani*) un amoureux. Ah ! elle est là, dans cette abbaye... eh bien, nous l'enlèverons, nous la rendrons à son père, nous partirons tous ensemble pour l'Angleterre, et vous l'épouserez.

JULIANI.

Moi !

MATÉO, *riant.*

A moins pourtant que vous ne vous obstiniez, (*Il fait le geste de se poignarder*) car alors...

JULIANI.

Ah ! quand vous m'offrez le bonheur...

MATÉO.

J'ai donc bien fait de vous arrêter ?

JULIANI, *lui serrant la main.*

Ah ! vous m'avez sauvé deux fois la vie... (*mouvement de Matéo*) oh ! si...

MATÉO.

Eh ! mon Dieu, trois fois même, si vous voulez; mais n'en parlons plus; au reste, vous n'êtes pas le seul à qui cela va rendre service.

JULIANI.

Comment?

MATÉO.

Sans doute; en venant à Florence, sir Reynolds et moi, nous éprouvions un doute cruel: en supposant que nous puissions arriver jusqu'à sa fille, voudrait-elle quitter les lieux qui l'ont vu naître, renoncer aux avantages, à l'éclat d'une fortune brillante ? n'était-il pas à craindre que les instances d'un père, dont on ne lui avait parlé qu'avec colère et mépris, sans doute, n'eussent aucun pouvoir sur son cœur?

JULIANI.

Eh bien, alors, sir Reynolds pourrait invoquer l'appui des lois.

MATÉO.

Vous oubliez que lui-même est proscrit, condamné, forcé de se cacher ! Non, non, tout dépend de la signora et de vous.

JULIANI.

De moi !

MATÉO.

Assurément : elle vous aime, si la voix d'un ami dévoué et celle d'un père ne suffisaient pas, la vôtre achèverait de la décider; ainsi, vous le voyez, il est heureux pour tous que je vous aie rencontré (*avec intention*) et empêché... Encore une fois, je réponds du succès, nous parviendrons jusqu'à elle.

JULIANI.

Comment ?

MATÉO.

Comment, comment ! je n'en sais rien ; mais Matéo ne fait jamais une promesse sans la tenir: (*reprenant la fausse barbe*) c'est une originalité, une bizarrerie de mon caractère. Le jour tombe, venez, suivez-moi.

JULIANI.

Où cela ?

MATÉO.

Auprès de son père.

JULIANI.

Son père... ah ! voudra-t-il...

MATÉO.

Rassurez-vous... un jeune confrère, ce sera double bonheur pour lui.

JULIANI.

Ah ! partons, partons !

SCENE XI.

Les Mêmes, MICHELA, *avec un flambeau*.

MATÉO, *la prenant par le bras, l'amène sur le devant de la scène*.

Ah! signora!

MICHALA.

Qu'est-ce que c'est?... voici la nuit, et j'apportais...

MATÉO.

Merci. (*Avec gravité*.) Signora Michela!

MICHALA, *de même*.

Signor Matéo!

MATÉO.

Chut! pas si haut... vous m'avez offert votre secours...?

MICHALA.

Certainement.

MATÉO.

Le signor Juliani vient de m'accorder le sien, vous me promettez... zèle?

MICHALA.

Oui.

MATÉO.

Dévouement?

MICHALA.

Oui.

MATÉO.

Prudence?

MICHELA.

Oui.

MATÉO.

Et discrétion?

MICHALA, *machinalement*.

Ou... plaît-il?

MATÉO, *répétant*.

Et discrétion?

MICHALA.

Ça va sans dire.

MATÉO.

Bien! Avez-vous accès dans le couvent voisin?

MICHALA

A toute heure.

MATÉO.

Fort bien.

MICHALA.

Pourquoi?

MATÉO, *mettant son doigt sur sa bouche*.

Et discrétion! (*A Juliani qui a mis son manteau*.) Partons.

MICHALA.

Où allez-vous?

MATÉO, *même jeu*.

Et discrétion!

MICHALA.

Mais...

MATÉO.

Bonsoir.

Il fait signe à Juliani de le suivre, ils s'éloignent ensemble; au moment de sortir, Matéo se retourne, regarde Michela et répète le signe.

MICHELA, *lui faisant la révérence*.

Et discrétion!

ACTE DEUXIÈME.

Une salle de l'abbaye. Au fond, une porte et des fenêtres à vitraux ouvrant sur le jardin. A droite et à gauche des portes conduisant dans l'intérieur du couvent. A droite, un siége; à gauche, une table et un siége.

SCENE PREMIERE.

STELLA, *seule, assise à droite*.

Elle essuie des larmes, et, après un moment de silence, poursuit la lecture d'une lettre.

« Et maintenant, mon enfant, que tu connais le » secret de ma vie, la cause de mes douleurs, si » ma mort n'a pas désarmé la colère de ta famille, pardonne-moi, ma Stella, pardonne-moi » les chagrins et les tourmens que ta mère aura » attirés sur toi, ne la maudis pas. » (*S'interrompant*.) O ma mère!... (*Continuant*.) « Adieu, Stella, » adieu, ma fille chérie, adieu, je vais mourir... » mes forces... Adieu! » Ma pauvre mère! (*Regardant une autre lettre*.) Et puis cette lettre de mon père...

SCENE II.

STELLA, VENETTI.

VENETTI, *entrant par la droite, et allant regarder par la porte du fond*.

Ah çà!... ah çà, mais...

STELLA, *cachant ses lettres*.

Ciel!

VENETTI.

On ne déjeune donc pas dans cette sainte maison?

Il va à la porte de gauche.

STELLA, *l'examinant*.

Je ne me trompe pas, j'ai déjà vu cet homme, c'est lui qui accompagne le marquis de Fieramonte chaque fois qu'il vient ici.

VENETTI, *l'apercevant*.

Ah! enfin, voici quelqu'un, une pensionnaire... Eh! mais c'est la signora Stella; attention, tenons-nous sur nos gardes.

STELLA, *à part*.

Que vient-il faire? les craintes de ma mère vont-elles donc se réaliser?

VENETTI, *à part*.

N'oublions pas qu'il m'est expressément défendu de rien dire devant elle qui puisse lui faire soupçonner le secret que monseigneur s'est réservé

réservé de lui apprendre lui-même. Pardon, signora, j'aurais désiré savoir, la matinée avance, et j'ai l'habitude chez mon maître...

STELLA.

Le marquis de Fieramonte?

VENETTI, *à part.*

Hein! elle me reconnaît. (*Haut.*) Oui, je suis son majordome.

STELLA.

Et il vous envoie... vous venez...

VENETTI.

Non, je suis venu hier, c'est-à-dire, on m'a transporté dans cette pièce (*il montre la droite*) destinée à recevoir les pèlerins, les pauvres voyageurs ou les êtres qui souffrent et réclament des soins pressans, (*chancelant*) et vous voyez en moi...

STELLA, *avançant un siége.*

Vous souffrez?

VENETTI, *s'asseyant.*

Beaucoup, là, j'éprouve un grand vide, une profonde faiblesse dans la région de l'estomac : ce n'est pas étonnant, depuis hier je n'ai pris qu'un bain, un bain froid et de l'eau, une grande quantité d'eau, et je sens que s'il me fallait attendre une heure encore le déjeuner...

STELLA.

Vous oubliez, signor, que c'est aujourd'hui vigile et jeûne.

VENETTI, *se levant.*

Et jeûne... (*se laissant retomber*) et jeûne!

STELLA.

Sans doute, la veille de Noël!

VENETTI, *avec découragement.*

Ah! c'est juste! cela m'avait échappé. Pourtant hier dans le fleuve, j'en faisais la réflexion, oui, je me disais tout en... (*il fait le geste de se débattre dans l'eau en frissonnant*) ah! ah! nous devons être bien près de Noël.

STELLA, *à part.*

Ah! si j'osais l'interroger, peut-être connaît-il les projets.

VENETTI.

Et vous croyez que pour un pauvre malade on ne pourrait pas enfreindre la règle... oh! seulement d'une ou deux tranches de jambon?

STELLA.

Je ne ne sais; mais il sera bientôt midi...

VENETTI.

Bientôt! ah! vous me consolez, signora, et si en attendant j'avais seulement un peu de cette liqueur, de ce cordial si souverain dont quelques gouttes ont suffi pour me ranimer hier...

STELLA.

Attendez, le flacon doit être placé dans la salle des secours, je le connais; désirez-vous...

VENETTI.

Ah! signora, tant de bonté...

STELLA

Attendez, attendez.

Elle entre à droite.

VENETTI.

C'est un ange, douce, belle, charitable comme sa mère, et je ne conçois pas la rigueur de M. le marquis; après ce qu'il a sans doute quelques projets; avec son immense fortune, son ambition, je soupçonne même que son voyage à Bologne où il est encore...

On aperçoit Matéo, Juliani et quelques religieuses qui traversent le jardin.

MATÉO, *en dehors, en costume de Van-Broek.*

Je m'estimerais trop heureux, signora...

Il disparaît.

VENETTI, *qui a tressailli, prêtant l'oreille avec effroi.*

Ah, mon Dieu! cette voix! j'ai cru entendre... (*Il regarde autour de lui.*) Non, personne, ce sont les oreilles qui me tintent d'inanition.

STELLA, *accourant.*

Tenez, tenez.

Elle lui donne un petit flacon.

VENETTI.

Oh! merci! oh! merci! (*il le débouche et en prend quelques gouttes*) oh! merci!

STELLA.

Cela vous donnera peut-être assez de forces pour retourner auprès de votre maître... (*avec intention, en l'observant*) qui doit être fort inquiet.

VENETTI.

Oh! non, M. le marquis ignore mon sinistre, il est absent.

STELLA, *de même.*

Absent... pour... long-temps?

VENETTI, *qui buvait.*

Hem! hem! ça dépend. (*A lui-même.*) Je lui trouve un arrière-goût de vespétro.

STELLA.

Comment peut-il se séparer d'un serviteur qui lui est attaché depuis tant d'années... dix ans, je crois?

VENETTI.

Oh! il y a bien plus long-temps que cela.

STELLA.

Bien plus!... alors vous avez connu la signora Angela?

VENETTI, *étonné.*

La signora Angela!

STELLA.

Oui, sa fille.

VENETTI, *effrayé, mettant le flacon dans sa poche.*

Sa... Qui vous a dit?... ce n'est pas moi, toujours.

STELLA.

Non, non, je le sais. Ah! signor, vous l'avez connue, vous avez connu ma mère?

VENETTI, *plus effrayé, se levant.*

Sa mère!... Quoi! vous savez... elle sait qu'elle a... Vous savez que vous avez eu une mère? mais comment, comment! par qui?

STELLA.

Ah! de grâce, signor, parlez-m'en, parlez-moi de ma mère!

VENETTI, *s'éloignant.*

Moi! le ciel m'en préserve! c'est déjà trop de vous entendre, je me compromets horriblement!

STELLA, *l'arrêtant.*

Signor, écoutez-moi; que pouvez-vous craindre? Cédez à mes prières... hélas! ce sera la première fois...

VENETTI.

Impossible, signora.

STELLA.

Eh bien! de lui, du moins... de mon père?

VENATTI, *se laissant retomber.*

Ah! mon Dieu!

STELLA.

De sir Reynolds.

VENETTI.

Je suis perdu! tout est perdu, et monseigneur qui croira... Signora, je vous en prie, avouez-le, vous étiez présente hier quand on m'a amené ici, n'est-ce pas? j'aurai eu le délire, le transport, j'aurai dit des absurdités; oh! je me connais, c'est mon habitude dans ces cas-là; mais croyez-moi, la vérité est que vous n'avez jamais eu...

STELLA.

Encore une fois, rassurez-vous, ce que je sais je l'ai appris par un autre que vous.

VENATTI.

Un autre! (*A part.*) O ciel! ce scélérat de Matéo serait-il déjà parvenu... (*Haut.*) Ce secret, signora, vous l'avez su...

STELLA.

Par ma mère elle-même.

VENETTI, *regardant autour de lui avec épouvante.*

Votre mère, c'est votre mère qui vous a dit... (*Se tâtant et se frottant les yeux.*) Ah çà!... mais voyons donc, voyons donc, c'est la suite de mon accident, j'ai le cauchemar.

STELLA.

Non. (*A elle-même.*) Mais cette lettre qu'une amie sûre et dévouée lui avait promis, à son lit de mort, de me remettre secrètement...

VENETTI, *respirant.*

Ah! à la bonne heure, aussi je me disais : Que diable, je ne sois pas né d'hier, et il n'est pas possible que votre mère... du moins, ça me paraissait bien invraisemblable... (*A part.*) Et monseigneur qui ne se doute de rien...

STELLA.

Eh bien! refuserez-vous encore?

SCÈNE III.

LES MÊMES, MICHELA.

MICHELA, *entrant par le fond.*

Signora... (*Apercevant Venetti.*) Ah! le seigneur Venetti... (*A part.*) Quel contre-temps! Comment la prévenir!...

Stella, à l'arrivée de Michela, a passé à droite où elle s'occupe de relire les lettres qu'elle avait cachées.

VENETTI.

Vous n'aviez donc pas appris...?

MICHELA.

Si fait... mais, je...

VENETTI.

Eh! mon Dieu, oui... hier, en sortant de chez vous... (*baissant la voix*) et c'est encore par lui, Matéo.

MICHELA.

Quelle idée!

VENETTI.

Je l'ai parfaitement reconnu, il est rentré à Florence.

MICHELA.

Vrai? alors je vous conseille d'apprendre à nager.

VENETTI.

C'est cela, plaisantez; au surplus, hier je commençais déjà...

Il fait le geste de nager.

MICHELA.

Eh bien! qu'il vous y jette une troisième fois, et vous saurez tout-à-fait...

Elle l'imite. Béatrix et Antonia entrent et vont à Stella.

VENETTI.

Bien obligé... mais qu'il prenne garde, je suis Florentin comme lui, et je sens ma soif de vengeance augmenter.

MICHELA.

Bah! j'aurais cru, au contraire, qu'à force de...

VENETTI.

Vous raillez toujours... dites-moi plutôt... vous êtes-vous occupée de ma commission.... cette duègne...

MICHELA.

Oui, j'ai été chez la duchesse.

Ils continuent de parler bas.

ANTONIA, *à Stella.*

Mais oui, ma chère... un peintre hollandais, maître Van-Brock, il visite en ce moment les tableaux de la chapelle.

BÉATRIX.

Et il vient de promettre à madame la supérieure de faire une sainte Rosalie pour son oratoire.

ANTONIA.

Viens donc, Stella, il est si rare de voir une figure étrangère ici!

BÉATRIX.

Et puis, son jeune compagnon a une tournure très-distinguée, viens...

STELLA.

Non, je préfère rester ici...

ANTONIA, *qui regardait au fond.*

Tiens, les voilà qui sortent de la chapelle!...

STELLA.

Que m'importe?

Elle reste pensive pendant que ses compagnes courent au fond.

VENETTI, *à Michela.*

Sortir d'ici? impossible, vous dis-je, je suis... d'une faiblesse... je devrais en ce moment galoper sur la route de Bologne, pour prévenir mon maître de l'apparition de ce Matéo... et dès que je me serai reconforté...

MICHELA.

Eh bien! il est midi, pourquoi ne sonnez-vous pas?... (*Elle va tirer un cordon près de la porte de droite et sonne.*) Trois coups, et l'on viendra... (*Apercevant Matéo qui paraît au fond, en dehors.*) Matéo! (*A Venetti en lui montrant la porte de droite.*) Tenez, voici déjà la sœur Jacinthe avec un consommé.

VENETTI, *se levant vivement.*

Vraiment, alors je suis sauvé. (*Il tressaille tout-à-coup et s'arrête.*) Ciel! écoutez! écoutez!

MICHELA.

Quoi donc?

VENETTI.

Encore cette même voix... celle de Matéo..

Il va regarder.

MICHELA.

Ciel!

VENETTI.

Non, non, ce n'est pas lui... je suis absurde.

MICHELA.

C'est ce que je vous dis depuis un quart d'heure. (*Il s'arrête encore et se retourne au moment où Matéo entre dans la salle, Michela le pousse à droite.*) Mais entrez donc...

Elle entre derrière lui.

SCENE IV.

STELLA, MATÉO, LA SUPÉRIEURE, SŒURS *et* PENSIONNAIRES.

LA SUPÉRIEURE.

Voyez, signor, cet endroit et ce jour vous conviennent-ils?

MATÉO.

Tout-à-fait, signora, je les trouve on ne peut plus favorables, et dès que mon compagnon aura fait transporter ici la toile et les couleurs qu'il est allé chercher, je commencerai, (*regardant les pensionnaires*) quant au modèle, vous m'avez autorisé...

LA SUPÉRIEURE.

Sans doute, et celle que vous choisirez, maître Van-Brock, sera, j'en suis sûre, heureuse et fière d'une telle préférence.

Elle va aux jeunes filles qui paraissent enchantées.

MATÉO, *à part.*

Juliani ne revient pas, comment savoir?

LA SUPÉRIEURE, *aux jeunes filles.*

Approchez... (*A Matéo, en les lui montrant.*) Signor peintre... (*Il les regarde en les saluant. La supérieure appelle deux pensionnaires qui parlent à Stella.*) Beatrix, Antonia.

BÉATRIX, *à Stella.*

Viens donc...

Stella s'avance lentement avec préoccupation.

MATÉO, *à part.*

Laquelle? je ne sais... c'est en vain que je cherche... (*Il aperçoit Stella.*) Ciel! ces traits... oh! oui, la voilà, la voilà!...

LA SUPÉRIEURE, *à Stella.*

Eh bien! Stella, approchez...

MATÉO, *à part.*

Stella... oh! j'en étais sûr, mon cœur l'avait deviné... oui... c'est elle... c'est bien elle... voilà bien le regard noble et doux de sa mère, il me semble encore... ah!

LA SUPÉRIEURE, *voyant son agitation.*

Qu'avez-vous?

MATÉO.

Rien, signora, rien... la fatigue d'un long voyage...

LA SUPÉRIEURE.

Vite, un siège...

MATÉO.

Je vous rends grâce, je puis commencer, ou plutôt, si vous le permettez, je supplierai la signora...

LA SUPÉRIEURE.

Stella!

MATÉO.

Oui, oui... (*Apercevant Juliani et Jacopo qui entrent avec un chevalet, une toile et tout ce qu'il faut pour peindre.*) Et voici précisément...

SCENE V.

LES MÊMES, JULIANI, JACOPO, MICHELA.

MICHELA.

Le voilà à table pour une heure au moins, je puis...

JACOPO.

Où faut-il placer ça?

MATÉO, *montrant la gauche.*

Ici.

JACOPO, *à Michela qui va à lui.*

Ah! bonjour, voisine, aidez-moi donc un peu.

MICHELA.

Volontiers !

JULIANI, *qui s'est approché de Stella.*

Chère Stella?

STELLA.

Ciel !

MATÉO, *lui faisant signe.*

Silence !

JACOPO, *à Michela.*

Vous savez que vous venez souper avec nous ce soir; et après la messe, réveillon complet?

Il sort.

MICHELA.

C'est convenu.

MATÉO, *avec gravité, à la supérieure, pendant que Juliani place le chevalet, etc*.*

Signora, vous devez concevoir tout ce qu'il faut de recueillement et de calme pour traiter un pareil sujet avec la perfection qu'il mérite... chaque peintre a ses habitudes... Retirée, calme et austère, ma vie d'artiste s'est écoulée tout entière dans la paix, dans la solitude des cloîtres et des lieux saints...

MICHELA.

Il parle comme un bénédictin !...

MATÉO.

Il me faut donc, avant tout, l'isolement, la retraite, le silence, et...

Il regarde autour de lui.

MICHELA.

Et le signor craint, sans doute, que nous ne puissions pas?

MATÉO.

Je l'avoue.

MICHELA.

Pourtant, j'aurais été bien curieuse de voir...

MATÉO.

Vous êtes curieuse, signora, raison de plus, car je ne puis travailler lorsque des yeux étrangers suivent mon pinceau... Croyez-en mon expérience, il faut vous corriger de ce défaut, signora : la curiosité est un vilain péché, c'est la sœur de l'indiscrétion, et cela peut entraîner...

MICHELA.

Bien, bien...

LA SUPÉRIEURE, *à Michela et aux jeunes filles.*

Le signor a raison... retirez-vous... (*A Stella.*) Stella, demeurez... je resterai avec vous.

MICHELA, *à Matéo.*

Vous prêchez avec un aplomb ! il ne vous manque qu'un froc et un capuchon.

MATÉO.

Ne vous ai-je pas dit que j'avais été comédien? Revenez dans un instant, et faites en sorte de nous débarrasser de la supérieure, au moins pour quelques minutes ; cherchez un prétexte, un mensonge...

MICHELA.

Eh ! ce ne sera pas facile à trouver...

MATÉO.

Un mensonge ?

* Juliani, Michela, Matéo, Stella, la Supérieure, Religieuses et Pensionnaires.

MICHELA.

Non... un mensonge, ça se trouve toujours; mais un bon prétexte...

MATÉO.

Je m'en rapporte à vous.

MICHELA, *fausse sortie, passant à droite.*

Ah! soyez prudent... Venetti est là, songez que s'il vous découvrait...

MATÉO.

Que je puisse la sauver, je ne crains rien pour moi.

MICHELA, *à part.*

Brave Matéo!... Et le signor Juliani, quel cœur généreux, s'exposer ainsi pour une jeune fille qu'il ne connait pas. (*Regardant Stella.*) Hum! elle est bien jolie... pourvu que la reconnaissance...

LA SUPÉRIEURE, *qui a fait sortir les jeunes filles, venant à Michela.*

Michela !

MICHELA, *sortant de sa rêverie.*

Ah ! oui, oui, pardon, signora... (*Passant près de Stella.*) Bon courage ! vos amis veillent sur vous.

Elle sort.

STELLA, *à part.*

Elle aussi, qu'est-ce que cela signifie !

SCENE VI.

JULIANI, MATÉO, STELLA, LA SUPÉRIEURE.

MATÉO, *à Stella qu'il fait asseoir à gauche sur le devant.*

Veuillez vous placer ici... (*A la supérieure.*) Vous signora, là... (*au milieu, un peu plus loin, entre le chevalet et Stella*) de cette manière, vous verrez le modèle sans apercevoir le peintre.

LA SUPÉRIEURE.

Dès que cela vous convient mieux, signor...

MATÉO.

Juliani, mes brosses, ma palette... (*Il les prend lui-même et les lui donne*) bien... maintenant, broyez mes couleurs... (*il les broye lui-même*) vite, à l'œuvre...

Il lui fait signe de peindre.

JULIANI.

Oui, oui.

MATÉO, *à Stella.*

Tournez-vous vers moi, signora. (*A la supérieure qui fait un mouvement.*) Pas vous, signora. (*A Stella.*) Encore... encore...

JULIANI, *avec tendresse, s'avançant vers Stella.*

Oh! oui, encore...

MATÉO, *le retirant en arrière.*

Taisez-vous donc... (*Haut.*) Broyez les couleurs, Juliani. (*A Stella.*) Levez les yeux et tenez-les constamment fixés sur les si... (*se reprenant*) sur les miens; parfaitement, signora... il y a dans votre regard une douceur, une expression...

JULIANI, *avec bonheur, et quittant son travail.*

Oh! oui!

MATÉO, *le forçant à travailler.*

Mais restez donc... (*Haut.*) Si je suis assez heureux pour faire passer dans mon tableau le charme, la grâce angélique... du modèle... (*A Juliani qui s'arrête en contemplation.*) Broyez donc les couleurs, Juliani... (*A la supérieure.*) Je crois pouvoir vous promettre un chef-d'œuvre.

LA SUPÉRIEURE, *se retournant.*

Vraiment!

MATÉO, *se jetant vivement entre elle et Juliani dont il prend le pinceau en le poussant vers la table.*

Oui, oui, signora... mais de grâce, restez... (*A Juliani.*) Broyez toujours.

LA SUPÉRIEURE.

C'est juste, pardon.

MATÉO, *regardant au dehors.*

Michela n'arrive pas, et le temps s'écoule... Ah! tâchons toujours de savoir... (*A Juliani qui fait des signes à Stella.*) Eh bien! (*Haut.*) Nous sommes à la veille d'une grande fête, et la pieuse cérémonie de cette nuit va jeter un grand trouble dans votre vie si calme et si régulière... Toutes les personnes qui habitent cette sainte maison se rendront, sans doute, à la chapelle, pour assister à la célébration de l'office divin?

LA SUPÉRIEURE.

En effet.

MATÉO, *à part.*

Bien. (*Haut à Stella, en écrivant derrière le tableau.*) Veuillez me regarder... (*La supérieure fait un mouvement.*) Pas vous, signora.

Il achève d'écrire et montre la toile à Stella.

STELLA, *lisant.*

Minuit!

LA SUPÉRIEURE, *se retournant.*

Hein?

MATÉO, *s'avançant vivement au milieu et lui montrant le côté peint par Juliani.*

Cependant, si vous le désirez, signora, je puis...

LA SUPÉRIEURE.

Oh! parfait! oh! quelle netteté, quel aplomb.

MATÉO.

L'aplomb... oui... c'est une des qualités de mon genre.

LA SUPÉRIEURE.

Quelle touche!...

MATÉO.

Oui, je crois avoir touché juste, et assez bien compris mon modèle, (*à demi-voix à Stella, en replaçant le tableau sur le chevalet*) et si à son tour mon modèle m'a compris...

On entend la voix de Michela appeler au dehors.

SCENE VII.

LES MÊMES, MICHELA.

MICHELA, *entrant brusquement avec désordre.*

Non... pas ici... nulle part... Ah! mon Dieu, quel événement! ah, signora!

LA SUPÉRIEURE.

Qu'est-ce donc? ce trouble...

MICHELA.

La signora Béatrix a disparu.

LA SUPÉRIEURE.

Ciel!

MICHELA.

C'est en vain que nous l'avons cherchée, j'accourais ici, espérant que vous saviez...

LA SUPÉRIEURE.

Nullement. (*A Matéo.*) Signor, excusez-moi, mais il faut interrompre, je ne puis...

MATÉO.

Vous savez, signora, que je n'ai que le temps rigoureusement nécessaire.

MICHELA, *à la supérieure.*

Eh bien, signora, allez donner vos ordres, moi je resterai ici.

LA SUPÉRIEURE.

Eh bien, oui.

Une sœur se présente au fond; puis quelques autres arrivent successivement pendant ce qui suit et parlent à la supérieure.

MICHELA, *se plaçant les bras croisés devant le chevalet, à Matéo qui feint de peindre, et en lui tournant le dos.*

Êtes-vous content de moi?

MATÉO.

Comment! ce que vous venez de dire...

MICHELA.

Prétexte.

MATÉO.

Bah! la signora Béatrix...

MICHELA.

Surprise par moi au moment où elle entrait dans la chapelle pour lire un billet, et crac, un tour de clef...

MATÉO.

Alors je vous fais mon compliment, vous mentez avec une vérité...

MICHELA.

Vrai?

MATÉO.

Tout ce qu'il y a de plus vrai. (*Voyant la supérieure s'éloigner.*) Tenez-vous à cette porte, et veillez bien.

SCENE VIII.

MATÉO, STELLA, JULIANI, MICHELA, *au fond en dehors.*

MATÉO, *à Juliani qui allait à Stella, se jetant entre eux.*

Arrêtez! les momens sont précieux, on peut revenir, et nous n'avons pas une minute à perdre.

STELLA, *troublée.*

Signor!

MATÉO.

Oh! rassurez-vous; c'est un ami qui vous parle, un ami qui donnerait son sang et sa vie pour vous, et tenez, lisez, lisez cette lettre.

Stella regarde Juliani.

JULIANI.

Ah! lisez, chère Stella.

STELLA, *lisant.*

« Ma fille... » Que vois-je?... cette écriture...

JULIANI.

Est celle de votre père.

STELLA.

Mon père, oui, oui, je reconnais.

MATÉO, *pendant qu'elle lit.*

Vous le voyez, il vous attend.

STELLA, *avec joie.*

Mon père! il existe!

JULIANI.

Il sait que je vous aime, et...

MATÉO, *l'interrompant.*

Assez, nous parlerons de cela plus tard. (*A Stella.*) Il vous conjure, il vous supplie de lui rendre sa fille; oh! ne le refusez pas, signora; car s'il vit, c'est que l'espoir d'embrasser son enfant le soutient encore; voyez, ces lignes tracées d'une main tremblante vous apprennent assez qu'il faut vous hâter.

STELLA.

Que dites-vous?

JULIANI.

La triste vérité, Stella. Sans cela, vous l'auriez vu venir lui-même vous arracher aux mains de nos ennemis; hélas! sa santé affaiblie par tant de chagrins et de misère ne lui permet pas de joindre ses efforts aux nôtres; mais qu'importe? si vous nous secondez, nous triompherons de tous les obstacles; venez, et votre présence lui rendra la vie et le bonheur.

STELLA.

Parlez, que faut-il faire?

MATÉO.

Cette nuit, à la faveur du désordre que cette solennité jettera dans l'abbaye, et quand toutes vos compagnes et les sœurs seront réunies à la chapelle...

MICHELA.

Hâtez-vous! la signora Béatrix est retrouvée...

Juliani va regarder.

MATÉO, *à Stella.*

Alors gagnez le jardin, nous y serons, tout sera prêt pour notre fuite.

STELLA.

Mais si l'on nous découvrait, nous serions tous perdus, et mon père lui-même, je l'exposerais. (*A Juliani.*) Oh! non.

MATÉO, *à Juliani.*

Elle hésite, voilà le moment... Eh! vite, à votre tour.

JULIANI.

Chère Stella, refuserez-vous la seule voie de salut qui nous reste? ne m'avez-vous ordonné de vivre que pour me condamner à un éternel désespoir?

STELLA.

Hélas!

JULIANI.

Stella, je vous en supplie, cédez, je vous en conjure, ma Stella!

MICHELA, *qui accourait, à elle-même.*

Qu'entends-je?

JULIANI, *tombant aux pieds de Stella.*

Au nom de notre amour!

MICHELA, *se jetant entre eux.*

De notre amour! (*A Juliani.*) De votre... vous l'aimez? (*avec chagrin*) il l'aimait!

MATÉO.

Eh! sans doute! depuis long-temps!

MICHELA.

Et moi qui croyais...

MATÉO.

Une rivale! ah! mon Dieu! qu'avons-nous fait? en voici bien d'une autre! (*A Juliani.*) Et vous ne me disiez pas...

JULIANI.

J'ignorais...

MICHELA.

Ingrat! mais je me vengerai!

Elle va vers le fond.

JULIANI.

Michela! de grâce!

MICHELA.

Laissez-moi, laissez-moi, il faut qu'on sache...

STELLA.

Ciel!

Juliani va à elle et cherche à la calmer.

MATÉO, *se jetant au-devant de Michela.*

Arrêtez!

MICHELA.

Eh bien!

Elle s'élance à la porte de droite, saisit le cordon et sonne.

MATÉO.

Mais malheureuse, vous allez nous perdre tous, et vous la première.

MICHELA.

Cela m'est égal.

MATÉO, *l'empêchant de sonner.*

Vous voulez donc que Juliani meure?

MICHELA.

Juliani!

MATÉO.

Eh! vraiment oui, hier, sans moi il se tuait.

MICHELA.

Pour elle! ah!

JULIANI.

Michela!

MICHELA, *le regardant avec émotion.*

Se tuer! oh! non, je ne le veux pas.

MATÉO.

A la bonne heure... Ah! Michela, vous avez un cœur!

MICHELA.

Hélas! à qui le dites-vous?

MATÉO.

Et voilà un trait... (*il s'arrête*) ce bruit...

JULIANI.

Tout le couvent accourt ici.

MATÉO.

C'est cette maudite cloche! Que faire? que leur dire?... Allons, Michela, encore un petit mensonge, un prétexte, vous êtes en verve.

Ils se précipitent tous à leurs places; Matéo, ne trouvant plus les brosses, peint dans son trouble avec tout ce qui lui tombe sous la main.

SCENE IX.

LES MÊMES, LA SUPÉRIEURE, LES PENSIONNAIRES.

LA SUPÉRIEURE.

Eh bien, qu'y a-t-il, Michela?

MICHELA.

Ma sœur, pardon, c'est que c'était...

MATÉO, *trouvant une idée, à part.*

Ah! (*Bas à Michela, en se baissant de manière à ne pas être vu des autres.*) Pour demander du secours.

Il se jette dans un fauteuil.

LA SUPÉRIEURE.

Eh bien?

MICHELA.

Pour demander du secours.

LA SUPÉRIEURE.

Pour qui donc?

MICHELA, *embarrassée.*

Pour...

MATÉO, *la tirant par sa robe.*

Pour moi.

Il feint d'être évanoui.

MICHELA.

Pour le signor.

LA SUPÉRIEURE.

O ciel!

MICHELA.

Oui, la fatigue, le travail...

LA SUPÉRIEURE.

Eh! vite, qu'on aille chercher... (*une ou deux sœurs sortent par la droite*) courez à mon oratoire; non, non, j'y vais moi-même.

Elle sort par la gauche.

SCENE X.

LES MÊMES, VENETTI, *entrant par la droite, la serviette à la main.*

VENETTI.

Eh bien, qu'est-ce donc? (*Apercevant Matéo.*) Qu'aperçois-je? un homme privé de tous sens... (*Fouillant dans sa poche.*) Attendez, attendez, j'ai précisément là...

MICHELA, *voulant lui prendre le flacon et l'empêcher d'approcher.*

Donnez.

VENETTI, *la repoussant.*

Non, non, laissez-moi faire, je connais la dose.

Il va à Matéo et approche le flacon de ses lèvres.

MATÉO, *les yeux fermés, lui prenant la main.*

Merci, ma sœur.

VENETTI, *le reconnaissant.*

Ah! ah! grand Dieu!

Il tremble et chancelle; Matéo, le reconnaissant à son tour, se lève, le jette à sa place et lui met le flacon sous le nez.

MATÉO, *bas à Venetti, pendant que Michela occupe les pensionnaires et les empêche d'approcher.*

Si tu dis un mot, Venetti, foi de Matéo, si tu prononces seulement mon nom... lève-toi.

VENETTI, *se levant.*

Moi!

MATÉO, *haut.*

Oui, oui, signor, je me sens tout-à-fait remis, donnez-moi votre bras... (*bas*) donne donc ton bras... (*haut, en le conduisant au fond*) car je vous crois en ce moment beaucoup plus mal à votre aise que moi; vous êtes d'une pâleur...

TOUS.

C'est vrai.

MATÉO.

Venez, l'air extérieur achèvera de nous remettre.

MICHELA.

C'est cela, et vous pourrez vous reposer chez moi en passant.

MATÉO, *arrivé au seuil de la porte.*

Vous demeurez peut-être loin?

MICHELA.

Tout près, il n'y a que le pont à traverser.

VENETTI, *épouvanté.*

Le pont!

La supérieure paraît, il veut parler; mais Matéo l'entraîne brusquement.

JULIANI, *bas à Stella.*

A minuit!

STELLA.

O mon Dieu! que dois-je faire?

ACTE TROISIÈME.

Le jardin du couvent. A droite, au second plan, la maison du jardinier ; une fenêtre au premier ; un arbre et un banc devant. A gauche, un mur, et dans ce mur une petite porte ; plus loin, adossé au mur, un banc. Un autre banc au pied d'un arbre dans le fond. Allées, charmilles, bosquets, etc.

SCENE PREMIERE.

JACOPO, MICHELA, THERESA.

JACOPO, *sortant de la maison, une lampe à la main.*

Par ici, voisine, par ici... prenez bien garde aux arbres. (*Il se heurte contre un.*) Oh!

THERESA.

C'est bien fait, si tu regardais devant toi...

JACOPO, *un peu gris.*

Je montrais le chemin à la voisine.

THERESA.

La voisine le connaît aussi bien que toi. Ah! la clef?

MICHELA, *vivement.*

Oui, la clef?

JACOPO.

La voici, je les ai toutes, attends... tiens un peu la lampe, que je voie... (*Il cherche parmi plusieurs clefs qu'il tient.*) C'est singulier, je ne sais pas ce que j'ai dans les yeux, ce soir ; il me semble pourtant qu'à souper nous n'avons rien mangé d'extraordinaire.

THERESA.

Non; mais en revanche tu as tant bu à la santé de Michela...

JACOPO.

C'était mon devoir : quand on invite ses parens... car une marraine...

MICHELA.

C'est juste, je suis presque de la famille.

JACOPO.

La seconde mère de mon fils, rien que ça... et (*d'un ton galant à Michela et avec mystère*) je donnerais beaucoup pour que la seconde fût la pre...

Il lui prend la taille

MICHELA, *lui frappant sur la main.*

Voyez-vous ça!

THERESA.

Mais dépêche-toi donc, il est onze heures et demie.

JACOPO, *se frottant les yeux.*

C'est singulier... ah! enfin la voici! éclaire-moi.

Ils vont à la petite porte.

MICHELA, *prêtant l'oreille du côté du mur.*

Je n'entends rien.

JACOPO, *cherchant à mettre la clef dans la serrure.*

Approche donc la lampe! (*Elle lui met la lampe sous le nez.*) Mais éclaire donc!

THERESA, *lui donnant la lampe et prenant la clef.*

Voyons, donne-moi ça!

Elle ferme la porte.

JACOPO.

Bien!

THERESA, *avec impatience.*

Et les verroux?

JACOPO.

Ah! oui, très-bien... maintenant nous sommes tous en sûreté, nous pouvons aller à la chapelle.

THERESA.

C'est ça, rentrons pour nous préparer... Va donc vite... hâte-toi. (*Il prend à gauche.*) Mais par ici, par ici donc! il ne sait même plus où il demeure. (*Elle le conduit jusqu'à la porte et le pousse dans la maison. A Michela.*) Je ne veux pas qu'il vienne à la chapelle : si la supérieure le voyait dans un pareil état.... une autrefois, voisine, il faudra mieux le ménager.

Elle rentre dans la maison.

MICHELA, *la suivant.*

Personne encore! l'heure approche pourtant. (*Michela va rentrer et s'arrête en entendant frapper deux coups dans le mur.*) Le signal!

Elle le répète.

THERESA, *à la fenêtre.*

Qu'est-ce?

MICHELA.

C'est moi, voisine... la nuit est si fraîche, je me frappe dans les mains pour me réchauffer.

THERESA.

Eh bien! rentrez. (*On entend tinter une cloche dans le lointain.*) Voici la cloche, dépêchons-nous. Faut-il aller vous éclairer?

MICHELA, *apercevant Matéo qui paraît sur le mur.*

Non, non, c'est inutile.

Elle entre dans la maison.

SCENE II.

MATÉO, JULIANI.

MATÉO, *jetant une corde à nœuds du côté du jardin.*

M'y voici! attendez, et ne commencez à monter que lorsque je serai de l'autre côté. (*Il descend et saute légèrement dans le jardin. A lui-même.*)

Pourvu maintenant que Michela ait réussi dans son projet ! (*A Juliani qui paraît.*) Doucement !

La corde se rompt et tombe.

JULIANI.

Ah !

MATÉO.

Eh bien !

JULIANI.

La corde s'est rompue.

MATÉO, *la ramassant.*

En effet, coupée par les pierres du mur. N'importe ! attendez... (*Il monte sur le banc et se place au-dessous de Juliani, le dos appuyé contre la muraille.*) Vite, un pied sur mon épaule... c'est cela ! l'autre dans ma main... très-bien ! (*Juliani saute un peu lourdement.*) Chut ! on voit bien que vous n'avez pas, comme moi, serré les perroquets six mois à bord d'un corsaire, ni joué le rôle de l'*Homme-singe* dans la découverte du Nouveau-Monde, pantomime où j'ai obtenu un succès d'agilité, un succès à tout rompre. Ah çà ! orientons-nous, (*tirant une lanterne sourde de dessous son manteau*) et prenons connaissance du terrain... et d'abord, Michela nous a parlé d'une maison de jardinier...

JULIANI.

En effet.

MATÉO, *s'arrêtant.*

Vous n'avez pas entendu ?

JULIANI.

Oui, de ce côté.

SCENE III.

LES MÊMES, MICHELA.

MICHELA, *sortant de la maison et parlant à la cantonnade.*

Cela suffit, voisine ; je vous attendrai.

MATÉO.

C'est Michela.

MICHELA.

Êtes-vous là ?

MATÉO.

Oui... eh bien ! la clef ?

MICHELA.

La voici... la petite porte est là.

Elle la leur montre.

MATÉO.

Très-bien.

MICHELA.

Et sir Reynolds ?

JULIANI.

Il nous attend avec une voiture, et dès que la signora Stella...

MICHELA.

Je vais la prévenir et nous reviendrons ensemble.

MATÉO.

A merveille ; on ne s'apercevra de sa disparition qu'après la cérémonie, et alors nous serons déjà loin sur la route de Livourne.

MICHELA, *apercevant Theresa.*

Voici Theresa, retirez-vous.

Ils se retirent à droite, sur le flanc de la maison qui donne sur la scène.

SCENE IV.

LES MÊMES, THERESA.

MICHELA.

Eh bien ! dort-il ?

THERESA.

S'il dort ? approchez.

MICHELA, *écoutant.*

Bah ! (*Élevant la voix de manière à être entendue de Matéo.*) C'est votre mari qui ronfle comme cela ! alors, vous ne devez pas fermer l'œil de la nuit ?

THERESA, *mettant la clef dans la serrure.*

Que voulez-vous ? l'habitude... ah ! la lampe !

Elle rentre.

MICHELA.

C'est égal, l'habitude... dormir avec un carrosse qui roule dans votre chambre...

THERESA, *sortant.*

La lampe est éteinte... et maintenant (*elle ferme la porte à clef*) qu'il se réveille, s'il le veut. Partons.

MICHELA, *élevant la voix.*

Partons.

SCENE V.

MATÉO, JULIANI.

MATÉO, *qui les a suivies des yeux, revenant à Juliani.*

Venez. (*Juliani pensif ne répond pas.*) Eh bien ! que faites-vous ? à quoi songez-vous donc ?

JULIANI.

Matéo, si elle refusait de venir ? si nous allions échouer ?

MATÉO.

Si, si... voilà bien les amans ! si nous échouons, eh bien ! mais nous n'échouerons pas. Suivez-moi, ouvrons d'abord la porte, et si vous avez peur, vous pourrez...

JULIANI.

Ah !

MATÉO.

Moi, je reste ici, je l'attends, et si elle ne peut pas venir, j'irai plutôt la chercher moi-même à la chapelle.

JULIANI.

Comment ! vous qui me recommandez toujours d'être prudent !

MATÉO.

En général, oui, sans doute... mais il y a des momens de crise où la témérité devient de la prudence ; et moi, je ne réussis jamais mieux qu'en faisant de la prudence à force d'audace. Je le répète, si la signora...

JULIANI.

Y pensez-vous ?

MATÉO.

Et pourquoi pas ? me voyez-vous surgir subito

comme un noir fantôme parmi cette foule timide et superstitieuse, saisir la signora d'un bras nerveux, l'enlever et disparaître au milieu de la confusion, de l'épouvante et des signes de croix de toutes ces bonnes ames! (*Avec chaleur.*) Quel coup de théâtre! quel beau cinquième acte! ça me rappelle... qu'en dites-vous? si nous essayions!...

JULIANI.

Encore une fois, songez donc à l'effroi de Stella!

MATÉO.

Ah! oui, vous avez raison... la terreur, cela pourrait... mais alors suivez-moi donc... c'est pourtant dommage... venez, et puisqu'il le faut, que le lien se fasse renard. (*Il se dirige vers la porte.*) Écoutez! (*On entend ronfler Jacopo.*) Non, c'est Jacopo qui dort d'un sommeil paisible. Ah! voici la porte. (*Il tire les verrous.*) Quels verroux! voilà. (*Il cherche à mettre la clef.*) Eh bien! (*Il approche sa lanterne.*) Ah çà! (*Avec colère.*) Mille démons!

JULIANI.

Qu'est-ce?

MATÉO.

Michela s'est trompée de clef.

JULIANI.

Vous croyez?

MATÉO, *essayant encore.*

Voyez.

JULIANI.

Que faire alors?

MATÉO.

Ah! que faire? que faire?

Il réfléchit.

JULIANI, *avec chagrin.*

Que devenir? ah! je vous disais bien, mon cher Matéo!

MATÉO, *avec impatience.*

Mais laissez-moi donc réfléchir... vous gémirez plus tard. Chut!

JULIANI.

Non, non, c'est encore...

MATÉO.

Jacopo... cet homme a une manière de dormir effrayante. (*Frappé.*) Ah!

Il va vers la maison.

JULIANI.

Où allez-vous?

MATÉO.

Chercher la clef chez le jardinier.

JULIANI.

Impossible, sa femme a fermé la porte.

MATÉO.

Eh! qui vous parle de porte? (*Lui montrant celle du mur.*) Vous voyez à quoi cela sert! comptez donc sur les portes pour sortir d'embarras! vieux moyen, usé, détestable... quand on n'a pas de clef... je vais en prendre une.

JULIANI.

Comment?

MATÉO, *s'élançant vers la maison gagne la fenêtre et entre dans la chambre.*

Voici comment.

Il disparaît.

JULIANI, *regardant le fond.*

Ah! qu'elle tarde à venir! c'est en vain que Matéo montre tant de confiance... malgré moi, je crains...

MATÉO, *paraissant à la fenêtre.*

Ne vous impatientez pas; Jacopo s'est endormi en tenant les clefs, il faut de l'adresse et du soin. Veillez toujours.

JULIANI.

Il suffit; mais hâtez-vous, car je crois entendre...

Il va vers le fond, Matéo a disparu.

SCENE VI.

Les Mêmes, STELLA, MICHELA.

JULIANI.

Oui, on vient... eh! mon Dieu! mon Dieu! comme mon cœur bat! ce pas léger... cette voix.... c'est celle de Michela. (*Avec joie.*) Elle n'est pas seule.

STELLA, *entrant.*

Juliani!

JULIANI.

Stella! oh! merci, merci, ma Stella, d'être venue à moi! Je n'osais... je n'ose encore croire à tant de bonheur.

STELLA.

Juliani, vous m'avez juré de me conduire auprès de mon père, je suis venue me confier à votre honneur et à votre foi.

MICHELA.

Vite, l'office est terminé, on ne tardera pas à découvrir votre absence.

JULIANI.

Nous ne pouvons partir encore, il faut attendre Matéo.

MICHELA.

Matéo? n'est-il pas ici!

JULIANI, *qui regardait au fond.*

Michela, voyez ces lumières, ces gens qui parcourent le jardin... écoutez!

STELLA.

Mon nom!

JULIANI.

Stella...

STELLA.

Ils ont prononcé mon nom, vous dis-je!

MICHELA, *accourant.*

Fuyez, fuyez! ils vous cherchent, ils viennent de ce côté, fuyez donc!

JULIANI.

Impossible! (*Appelant.*) Matéo! Matéo!

STELLA.

Ah! fuyez, Juliani, séparons-nous

JULIANI.

Jamais !

STELLA.

Malheureux! si l'on vous surprenait ici... au nom du ciel ! partez, abandonnez-moi.

JULIANI.

Moi, vous abandonner! renoncer...

MICHALA.

Il le faut... votre présence l'accuserait et exciterait des soupçons faciles à détruire lorsqu'elle aura été trouvée seule. Éloignons-nous, afin de pouvoir la servir plus utilement après.

MATÉO, *à la fenêtre*

J'ai les clefs.

JULIANI.

Ah! partons.

On distingue la clarté des flambeaux et le bruit des voix qui approchent de toutes parts.

MICHALA.

Il n'est plus temps.

Elle pousse Juliani à droite derrière la maison, et fuit à gauche ; Matéo, qui se préparait à descendre, s'arrête.

SCENE VII.

STELLA, LE MARQUIS, VENETTI, LA SUPÉRIEURE, QUELQUES RELIGIEUSES, MATÉO *et* JULIANI, *cachés*; UN VALET, *portant des torches*.

VENETTI, *entrant précipitemment*.

Par ici, de ce côté, monseigneur... voici la signora.

LE MARQUIS.

En effet.

LA SUPÉRIEURE, *allant à Stella*.

Je vous disais bien, monseigneur, qu'elle ne pouvait être loin. (*A Stella, avec intérêt.*) Mon Dieu, Stella, cette pâleur... (*Au marquis.*) Il faisait si chaud dans la chapelle ! la foule, l'encens, les lumières...

STELLA.

Oui, oui, signora, c'est cela.

LA SUPÉRIEURE.

Vous voyez, monseigneur, que vos soupçons...

LE MARQUIS.

Des soupçons? je vous le répète, ma sœur, j'ai la certitude qu'hier dans la matinée...

LA SUPÉRIEURE.

C'est une erreur.

LE MARQUIS.

Parlez, Venetti.

Matéo commence à descendre de la fenêtre.

VENETTI.

Je puis affirmer à madame la supérieure que ce peintre hollandais qui s'était introduit hier...

LA SUPÉRIEURE.

Eh bien?

VENETTI.

C'est un fourbe.

LA SUPÉRIEURE, *au marquis*.

Ne le croyez pas, ce valet vous trompe.

VENETTI, *offensé, à part*.

Valet ! (*Haut.*) Ma sœur, je n'ai pas l'habitude de mentir, certes je ne suis pas né...

LA SUPÉRIEURE.

Et moi qui l'ai vu à l'œuvre, je suis certaine que c'était...

VENETTI, *s'inclinant profondément*.

Matéo. (*En ce moment, Matéo, qui descendait de la fenêtre, met le pied sur le dos de Venetti saute à terre et disparaît derrière la maison. Venetti pousse un cri.*) Oh !

LE MARQUIS

Qu'avez-vous !

VENETTI.

Je... je ne sais... une secousse... une commotion. (*Cherchant à terre.*) Vous n'avez rien vu tomber?

LA SUPÉRIEURE.

Encore une fois, monseigneur...

Elle lui parle bas.

VENETTI, *à lui-même*.

C'est-à-dire que je ne pourrai bientôt plus prononcer son nom sans courir le risque d'être assommé.

STELLA, *au marquis*.

Quoi, monseigneur !

LA SUPÉRIEURE.

Oui, Stella, vous allez quitter cette maison où fut élevée votre enfance, pour habiter le palais de votre père.

Juliani et Matéo traversent le fond pour gagner la petite porte.

STELLA.

Ma sœur!... de grâce!...

LE MARQUIS.

Hésiterait-elle ?

LA SUPÉRIEURE.

Ah! monseigneur... excusez-la... mais un départ si brusque, si précipité .. peut-être conviendrait-il de différer...

LE MARQUIS.

Des raisons, des motifs graves ne permettent pas de retard.

STELLA, *allant au marquis*.

Ah ! monseigneur...

LE MARQUIS.

Vous pouvez désormais m'appeler votre père : oui, Stella, à compter de cet instant, vous reprendrez le nom et le rang que des circonstances (*plus bas*) qui vous ont été révélées hier (*Stella tressaille*), je le sais.

STELLA.

Eh bien... mon... mon père... quelques jours... accordez-moi quelques jours seulement.

LE MARQUIS.

Je le voudrais en vain... il y va de votre avenir... j'ai promis à son altesse le grand-duc qu'aujourd'hui même vous lui seriez présentée .. il s'agit pour vous d'une alliance illustre.

STELLA.

Ciel !...

JULIANI, *qui écoutait au fond pendant que Matéo ouvre la porte.*

Grand Dieu!

LE MARQUIS, *à Stella.*

Ce trouble!... Stella...

MATÉO, *entraînant Juliani vers la porte qu'il a ouverte.*

Partez, partez donc!

Il le pousse en dehors et va le suivre; mais Juliani rentre repoussé et tenu par Bonesco et des sbires.

SCENE VIII.

LES MÊMES, BONESCO, SBIRES.

BONESCO.

Halte-là! (*Les pensionnaires qui se trouvent à gauche courent à droite auprès des religieuses qui s'y trouvent.*) Tenez-la ferme... pas de résistance... ce serait inutile.

MATÉO *au fond, avec fureur.*

Arrêté! at pas d'armes!

STELLA, *à part.*

Juliani!...

LA SUPÉRIEURE.

Un homme arrêté!... des sbires ici!...

BONESCO, *montrant l'échelle.*

Une tentative d'enlèvement, sans doute... cette corde trouvée par nous au pied de ce mur... la porte ouverte... ce jeune homme qui fuyait...

VENETTI.

Je le reconnais... c'est le signor Juliani.

LA SUPÉRIEURE, *à Juliani.*

Signor, est-il vrai?

JULIANI.

Non, ma sœur, un autre motif...

LE MARQUIS.

Mensonge!... (*A la supérieure.*) Si vous doutez encore, ma sœur, regardez Stella.

LA SUPÉRIEURE, *allant à Stella qui se soutient à peine.*

Stella!

LE MARQUIS, *furieux.*

Et toi, misérable... tu le nierais en vain... c'est pour elle que tu avais pénétré ici!

JULIANI, *avec une fermeté digne et calme.*

Non, signor!

LE MARQUIS.

Et pour qui donc?...Répondras-tu?... je saurai bien te faire parler et t'arracher ton secret!

JULIANI.

Non, signor.

LE MARQUIS, *à Bonesco.*

Emmenez cet homme.

BONESCO, *se prosternant.*

Oui, monseigneur.

LE MARQUIS.

Veillez sur lui.

BONESCO.

Oui, monseigneur.

LE MARQUIS.

Vous m'en répondez... (*Bonesco s'incline*) sur votre tête!

BONESCO, *s'inclinant jusqu'à terre.*

Oui, monseigneur.

LE MARQUIS, *à Stella.*

Et vous, suivez-moi.

Le marquis s'éloigne par le fond avec Stella, la supérieure et les religieuses qui semblent l'implorer; Bonesco et Juliani que les sbires emmènent sortent par la petite porte; Venetti les accompagne pour les éclairer en dehors avec une torche.

SCENE IX.

MATÉO; *puis* MICHELA *et* VENETTI.

MATÉO, *ayant fait le tour par derrière la maison, et les suivant des yeux.*

La signora Stella entre les mains du marquis; (*il montre la droite*) Juliani dans les griffes de la justice.., (*Il montre la gauche*) la premier, dans un palais, l'autre au fond d'un cachot... Si c'est ainsi que tu tiens ta promesse de les unir!... je le ferai pourtant... oui, je... mais avant de songer à les rapprocher, commençons par les sauver... car je les sauverai, ou que je ne m'appelle plus Matéo!... Mais comment?... par quel moyen?... emploierai-je la violence ou l'adresse?... ferai-je de la tragédie ou de la... enfin redeviendrai-je corsaire ou comédien? Si je... non, mauvais... il vaudrait mieux... allons donc!... pitoyable...(*Avec dépit.*) Ah! Matéo! Matéo!... (*Trouvant une idée.*) Ah! oui... c'est cela! non... oui... oui, par tous les saints, c'est bien cela. (*Apercevant Michela.*) Michela!...

MICHELA.

Eh bien!... vous savez...

MATÉO.

Tout.

MICHELA.

Ils sont perdus?

MATÉO.

Nous le sauverons.

MICHELA, *élevant la voix.*

Il serait possible!

MATÉO, *montrant la petite porte.*

Chut! puisque je vous le dis.

MICHELA.

Comment?

MATÉO.

Vous la saurez.

MICHELA.

Quand?

MATÉO.

Bientôt.

Il se dirige vers la petite porte.

MICHELA.

Nous nous reverrons?

MATÉO.

Demain!

Il va sortir au moment où Venetti rentre, et se trouve face à face avec lui

VENETTI.

Ah!

MATÉO, *le saluant profondément.*

Pardon, signor!

Venetti recule vivement, en criant, et en tremblant jusqu'au milieu du théâtre, et se laisse tomber, sur le banc de gazon, anéanti, atterré.

ACTE QUATRIÈME.

Un riche salon dans le palais du marquis de Fieramonte ; deux portes en fond ouvrant sur une galerie ; deux portes latérales à droite, conduisant dans les appartemens ; à gauche, une table avec tapis et ce qu'il faut pour écrire.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, VENETTI.

Au lever du rideau, le marquis se promène d'un air soucieux ; il se retourne au bruit que fait Venetti en entrant.

LE MARQUIS.

Eh bien... Matéo ?...

VENETTI.

Il faut que ce soit Satan en personne, monseigneur. (*Mouvement du marquis.*) Ah ! pardonnez, impossible de le trouver ; cependant tous les sbires de Florence sont sur pied depuis cette nuit, pour moi... je suis sur les... je n'en puis plus.

LE MARQUIS.

Et l'autre ?

VENETTI.

Le signor Juliani ? On l'a déjà interrogé deux fois... mais il persiste à garder le silence ou à nier...

LE MARQUIS, *avec dédain.*

Ah ! qu'il parle ou qu'il se taise, que m'importe, après tout ? Je ne le crains plus... il faudra bien que Stella m'obéisse !

VENETTI.

Quant à la personne que monseigneur désire placer auprès de la signora, jusqu'à ce que l'époux qu'il lui destine...

LE MARQUIS.

Eh bien ?

VENETTI.

Elle devait arriver dans la matinée et se rendre immédiatement ici... j'ai envoyé demander...

LE MARQUIS.

Il fallait y aller vous-même ; nous saurions maintenant la cause de ce retard.

VENETTI, *à part.*

Moi-même !... non pas... pour aller chez Michela, il faut encore passer la rivière... et tant que je ne saurai pas Matéo entre quatre bons gros murs, bien lié, garrotté, avec de bonnes grosses chaînes, de bons gros fers aux pieds, aux mains et au cou...

Il s'en va.

LE MARQUIS, *le rappelant.*

Le directeur du couvent de Sainte-Rosalie est-il venu ?

VENETTI.

Pas encore.

LE MARQUIS.

Eh bien, retournez-y. (*Venetti hésite.*) Ne m'avez-vous pas entendu ?

VENETTI.

Si fait, si fait, monseigneur ; au couvent, de l'autre côté... de... c'est qu'en ce moment j'ai tant d'ordres à donner pour votre fête de ce soir... et si je m'éloigne...

LE MARQUIS.

Envoyez quelqu'un.

VENETTI.

Tout de suite.

Fausse sortie.

LE MARQUIS, *le rappelant.*

Ah ! Venetti...

VENETTI, *s'arrêtant effrayé.*

Mons... (*A part.*) Ah ! mon Dieu !...

LE MARQUIS.

Allez dire à la signora Stella que je l'attends ici.

VENETTI, *s'élançant hors du salon.*

Oui, monseigneur.

SCENE II.

LE MARQUIS, *puis* STELLA.

LE MARQUIS, *à la cantonnade.*

Surtout qu'on dise au révérend... (*A lui-même en descendant la scène.*) Oui... je crois que cela suffira. Stella, élevée au couvent, doit être pieuse ; si elle résiste à ma volonté, les exhortations de son directeur auront sans doute quelque pouvoir sur elle .. et, avant d'employer la contrainte, je veux essayer... (*Apercevant Stella.*) La voici.

Il s'assied près de la table.

STELLA, *à part.*

Que me veut-il ?... ah !... je tremble !...

LE MARQUIS.

Approchez, approchez, ma chère Stella.

STELLA.

Monseigneur...

LE MARQUIS.

Et quoi... encore ?...

STELLA.

Oh ! pardonnez...

LE MARQUIS, *la faisant asseoir.*

Asseyez-vous ; allons, remettez-vous, et écoutez-moi sans crainte. Croyez que votre bonheur m'est cher, et que rien ne me coûtera pour l'assurer.

STELLA, *soupirant.*

Ah !

LE MARQUIS.

Stella... ma fille... j'aurais désiré ne jamais vous parler du secret douloureux qui vous a été révélé hier, et aujourd'hui encore il m'en coûte d'évo-

qoer devant vous ces souvenirs de malheur et do honte.

STELLA.

Mon pére...

LE MARQUIS.

Mais il le faut, je le dois, afin que vous sachiez bien tout ce que peut entraîner de malheurs un penchant indigne... une passion déshonorante...

STELLA.

Mon pére, je vous comprends... mais, au nom du ciel, par les souffrances de celle même qui vous offensa et qui a payé cette offense de son bonheur et de sa vie, oh! ne parlez pas ainsi... ne parlez pas ainsi de ma mère! (*Mouvement du marquis.*) Dieu lui a pardonné, ne lui pardonnerez-vous pas aussi?

LE MARQUIS.

Quo je...

STELLA, *suppliante.*

Ah!

LE MARQUIS.

Eh bien, cela dépend de vous, Stella.

STELLA, *avec bonheur.*

De moi!

LE MARQUIS.

Oui, car vous seule pouvez effacer aujourd'hui les traces du passé; vous seule pourez rendre à mon nom tout son éclat, toute sa splendeur; dites, Stella, le voulez-vous?

STELLA, *avec enthousiasme.*

Moi!... oh! s'il vous faut mon sang, ma vie... eh bien... parlez... que désirez-vous?...

LE MARQUIS.

Je vous l'ai déjà dit, l'avez-vous oublié?... une alliance illustre m'est proposée pour vous. Éloigné depuis long-temps de la cour, votre union avec le fils du premier ministre me rendra la faveur du prince et la haute position que l'intrigue et l'envie m'avaient arrachée et qu'une fois déjà j'étais à la veille de ressaisir, lorsque... (*Il s'arrête.*) Pour vous, Stella, passant de la solitude du cloître aux fêtes splendides de la cour du grand duc, brillante de jeunesse et d'attraits, entourée de considération et d'hommages, heureuse...

STELLA.

Heureuse! oh! non mon père, non, ne le croyez pas.

LE MARQUIS.

Comment?...

STELLA.

Je ne le serais pas, mon père; cotte agitation, cet éclat, ce bruit de fêtes m'épouvante, moi, habituée depuis mon enfance à la vie douce et calme que vous m'aviez choisie.

LE MARQUIS.

Que dites-vous?

STELLA.

Rendez-la moi; c'est la seule qui me convienne.

LE MARQUIS.

Assez, je vous entends.

STELLA.

Oh! par grâce, par pitié, laissez-moi retourner auprès de mes compagnes, de mes sœurs, près de la tombe de ma mére; de ma mère que vous avez maudite, et qui n'a pu survivre à votre colère!

LE MARQUIS.

Stella!

STELLA.

Ah! pardon, pardon! je vous irrite sans le vouloir; mon père, vous l'avez dit... mon bonheur vous est cher; eh bien, permettez que je rentre...

LE MARQUIS, *avec ironie.*

A Sainte-Rosalie, n'est-ce pas?... songez-y bien: si vous y rentrez, Stella!

STELLA.

Ah! dussent les portes s'en refermer pour toujours sur votre fille...

LE MARQUIS, *se levant.*

Ah? tu l'aimes donc bien, ce Juliani?

STELLA.

Juliani!...

LE MARQUIS.

Réponds...

STELLA, *tombant à genoux.*

Plus que ma vie!...

LE MARQUIS, *avec fureur.*

Malhe... (*A part, s'arrêtant.*) Qu'allais-je faire?... j'oublie que Juliani séparé d'elle pour jamais...

Il revient à elle.

STELLA.

Mon père!...

LE MARQUIS, *la forçant de se relever, avec calme.*

Relevez-vous; je consens à oublier les paroles imprudentes qui vous sont échappées... le temps, la réflexion, le souvenir de mon indulgence... et, s'il le faut, celui du passé, vous inspireront, je l'espère, des sentimens plus dignes de vous.

SCENE III.

LES MÊMES, VENETTI, *puis* MATÉO.

VENETTI.

Monseigneur... le révérend est là...

LE MARQUIS.

Ah!... très-bien... je vais...

VENETTI.

Et voici une lettre que l'autre personne...

LE MARQUIS.

Elle est arrivée?...

VENETTI.

Elle attend... Monseigneur désire-t-il que je l'introduise sur-le-champ?

LE MARQUIS, *ouvrant la lettre.*

Sans doute; et vous êtes bien sûr...

VENETTI.

Oh! très-sûr... elle m'a été recommandée par une dame qui l'a connue chez la duchesse de Villabella dont elle a élevé les deux filles.

LE MARQUIS, *lisant la lettre.*

En effet...

VENETTI.

D'ailleurs il suffit de la voir... une figure... tout ce qu'il y a de mieux pour... épouvanter.

LE MARQUIS, *finissant de lire.*

Faites entrer...

VENETTI, *allant à la porte du fond.*

Entrez, entrez, signora.

Matéo entre d'un air grave et fait une profonde révérence *.

LE MARQUIS.

Soyez la bienvenue, signora.

Matéo salue de nouveau.

VENETTI.

A la bonne heure! voilà ce que j'appelle une tête de duègne.

LE MARQUIS, *montrant la lettre.*

L'éloge que la duchesse fait de vous, de vos principes et de votre haute vertu, (*Matéo salue*) ne laisse rien à désirer, signora Barbara.

VENETTI, *à part.*

Barbara! voilà un nom assorti au physique.

LE MARQUIS.

Il ne me reste plus qu'à vous demander pour ma fille, que voici (*il montre Stella, Matéo la salue*) le même zèle, le même dévouement...

MATÉO, *contrefaisant sa voix.*

Monseigneur peut y compter.

LE MARQUIS, *à Stella.*

Stella!

Il lui parle bas.

VENETTI, *voyant Matéo ouvrir une tabatière.*

Ah! elle prend du tabac. (*Il avance et y plonge les doigts.*) Signora, voulez-vous me per... (*Matéo sans le regarder, ferme la tabatière et lui prend les doigts.*) Aïe!

Matéo remet la tabatière dans sa poche, sans faire attention à Venetti.

LE MARQUIS.

Vous entendez, Stella? (*Allant à Venetti qui a remonté la scène.*) Et vous, Venetti, rappelez-vous bien qu'il faut que chacun ici ait les plus grands égards pour la signora; j'entends qu'on lui obéisse comme à moi-même.

VENETTI, *s'inclinant.*

Monseigneur sait que le révérend...

LE MARQUIS.

Oui. (*A Matéo.*) Excusez-moi, signora; mais une affaire...

MATÉO.

Que monseigneur ne se gêne pas, je profiterai de ce moment pour donner à la signora une idée de mon plan...

LE MARQUIS.

Très-bien, je vous laisse. (*A Venetti.*) Souvenez-vous bien...

Il sort.

VENETTI, *saluant.*

Il suffit que monseigneur l'ordonne...

* Le personnage de la duègne doit être joué avec beaucoup de réserve et de dignité.

SCENE IV.

LES MÊMES, *moins* LE MARQUIS.

MATÉO, *à part.*

Je ne sais trop comment... je crains sa première surprise. (*Il s'approche de Stella et la tire par sa robe.*) Signora! (*Venetti s'approche, il l'aperçoit*) tenez-vous plus droite, signora, (*Stella le regarde*) et ne nous regardez pas ainsi, la modestie sied aux jeunes personnes: lorsque mon père me permit de lever les yeux sur lui, pour la première fois, je touchais à ma trente-troisième année.

STELLA.

Signora, je...

MATÉO, *l'arrêtant d'un geste solennel.*

Hein! eh quoi! vous vous permettez de m'interrompre avant de m'en avoir demandé l'autorisation?

STELLA, *avec effroi.*

Oh! la méchante femme!

VENETTI.

La signora allait peut-être la demander, et il fallait bien...

MATÉO.

Paix! vous me répondrez quand je vous interrogerai, bonhomme.

VENETTI, *à part, offensé.*

Bonhomme!

MATÉO, *à part.*

Il faut pourtant que je m'en débarrasse. (*Haut.*) Donnez-nous des siéges. (*S'asseyant près de Stella.*) La route m'a tellement fatiguée, et je désirais tant montrer mon empressement à monseigneur, que je n'ai pas même voulu accepter le léger repas qui m'a été offert à mon arrivée.

VENETTI.

Si la signora le désire, je vais...

MATÉO.

Oui.

VENETTI.

Que ferai-je apporter?

MATÉO.

Oh! la moindre chose.

VENETTI.

Un peu de chocolat?

Il s'éloigne.

MATÉO, *l'arrêtant du geste.*

Oui, avec...

VENETTI.

Avec le verre d'eau?

MATÉO.

Oui, et..

VENETTI.

Un peu de sucre?

MATÉO.

Oui, et un biscuit, une perdrix froide, quelques côtelettes, la moindre chose...

VENETTI, *à part.*

La moindre chose!

Il sort.

MATÉO.

J'ai pour habitude de ne rien prendre le soir; mais aujourd'hui.... (*Voyant que Venetti s'est

éloigné, il se rapproche de Stella qui fait un geste de frayeur.) Ne craignez rien, je viens ici pour vous sauver.

STELLA.

Vous!

MATÉO.

Je suis Matéo.

STELLA.

Matéo!

MATÉO, *apercevant le marquis.*

On vient, silence!

SCENE V.

LES MÊMES, LE MARQUIS, *entrant par le fond.*

LE MARQUIS.

Pardon, signora. (*A Stella.*) Rendez-vous dans votre oratoire.

MATÉO.

Je vous suis.

LE MARQUIS, *l'arrêtant.*

Pardon, demeurez, signora, je désire vous parler. (*A Stella.*) Allez, Stella.

SCENE VI.

LE MARQUIS, MATÉO.

LE MARQUIS.

Signora, vous êtes discrète, prudente, je puis donc m'ouvrir à vous sans réserve... (*geste d'assentiment de Matéo*) je marie Stella au marquis de Velozza, qui sera ici dans quelques heures.

MATÉO.

Dans quelques heures?

LE MARQUIS.

Ce soir, en présence du grand-duc, qui veut bien signer au contrat, les deux fiancés, conduits à la chapelle...

MATÉO.

Ce soir! (*se reprenant*) une telle précipitation, monseigneur...

LE MARQUIS.

Est nécessaire : cette alliance devant contrarier certaines ambitions, j'ai le plus grand intérêt à la conclure sans délai; or, je ne vous cacherai pas que Stella...

MATÉO.

Voudrait-elle résister à la volonté de monseigneur?

LE MARQUIS.

Oui.

MATÉO, *avec joie.*

Elle refuse!... (*se reprenant d'un ton sévère*) elle ose refuser!

LE MARQUIS.

D'autres sentimens, un penchant secret pour un homme obscur.

MATÉO.

Il serait possible!

LE MARQUIS.

Stella ignorait hier encore sa haute naissance, et devait passer ses jours au couvent; mais des circonstances, et puis j'ai réfléchi qu'il valait mieux dans l'intérêt de son bonheur...

MATÉO, *à part.*

Dis plutôt de ton ambition.

LE MARQUIS.

J'ai donc voulu la rendre au monde par cette alliance qu'elle rejette : élevée loin de moi, j'ai peu d'empire sur elle; mais j'ai fait appeler le directeur du couvent de Sainte-Rosalie, qui la connaît depuis son enfance; le frère est éloquent, persuasif...

MATÉO.

Vraiment! (*A part.*) Hum! pourvu que le franciscain ne parvienne pas à changer...

LE MARQUIS.

Stella est habituée à lui obéir, et j'espère...

MATÉO.

Et si elle refusait encore?

LE MARQUIS, *avec violence.*

Si elle refusait! alors je me vengerais sur ce Juliani qui s'est fait aimer d'elle; les lois punissent sévèrement ceux qui, comme lui, osent pénétrer dans l'enceinte sacrée d'un convent; je l'ai fait arrêter cette nuit, et je jure...

MATÉO.

Eh! non, monseigneur, mauvais moyen, celui qu'elle aime n'en deviendrait que plus intéressant aux yeux de votre fille; à votre place, j'agirais autrement.

LE MARQUIS.

Parlez.

MATÉO.

Et d'abord, je commencerais par obtenir aussitôt un ordre d'élargissement pour ce... (*Feignant de chercher*) Fabiani, je crois.

LE MARQUIS.

Juliani.

MATÉO.

Juliani, bien; puis, au moment de signer le contrat, je ferais voir à la signora, d'une part, la condamnation, le supplice de ce... Salviati, je crois.

LE MARQUIS.

Juliani.

MATÉO.

Juliani, très-bien; et de l'autre l'ordre en question... « Stella, lui dirais-je, si tu refuses l'époux que je t'ai choisi, Juliani expire dans un cachot; signe, et il est libre, et je lui donne vingt mille ducats, à la seule condition de quitter Florence et la Toscane à l'instant même. »

LE MARQUIS.

Vous avez peut-être raison, et si je ne craignais qu'il revînt, et qu'aidé par Matéo...

MATÉO, *avec dédain.*

Matéo! Qu'est-ce que cela?

LE MARQUIS.

Un misérable, qui paraît d'intelligence avec ce

Juliani, et quo je ferai mourir sous lo bâton, si jemais il tombe entre mes mains.

MATÉO.

Et vous ferez bien, ça lui epprondra (*à part*) à se laisser prendre. (*Haut.*) Mais rassurez-vous, une fois la signora unie à celui que son père lui destine, il est probable que ce Matéo ne songere guère à troubler... d'ailleurs tant que je seraidans ce palais, je réponds qu'il uo cherchera pas à y pénétrer, ce serait inutile.

LE MARQUIS.

Eh bien, je vais envoyer chez le magistrat. (*Il sonne; puis il écrit. Voyant entrer Venetti.*) Venetti, vous allez porter ce billet sur-le-champ eu signor Bonesco.

VENETTI.

Oui, monseigneur. Le notairo quo monseigneur e fait demender vient d'arriver.

LE MARQUIS, *lui donnant le billet.*

Faites entrer dans mon cabinet. (*Venetti sort, à Matéo.*) Vous, dès quo Stelle eura quitté son confesseur, exhortez-le à votre tour, achevez son ouvrage, et si vous réussissez, vous pouvez compter sur me reconnaissance; une pension de mille ducats.

MATÉO.

Ah! monseigneur! non, non, que je réussisse, voilà tout ce que je désire; trop heureuso de prouver que je suis un ho... (*mouvement du marquis, Matéo se reprend et feint de tousser*) hom! hom! que jo suis une femme do bon conseil. Obtenez l'ordre du magistrat, et quelques heures après, vous ne trouverez plus ici que des personnes soumises à votre volonté... (*à part*) les eutres seront bien loin.

LE MARQUIS, *le quittant.*

Je l'espère.

MATÉO, *faisant une révérence.*

Et moi, j'en suis sûr.

Le marquis sort.

SCENE VII.

MATÉO, *puis* MICHELA.

MATÉO, *seul.*

Ah! je respire enfin! (*il élargit un peu le devant de son corsage*) il y e siloug-temps que jo n'ei joué un rôle de ce genre; jo ue me sentais pes à mon aise, et puis ce diable de corset me gêue des entournures; meis enfin le plus fort est fait, et maintenant quelques lignes à Michela, pour la prévenir de ce qui se passo. Ne pas oublier de mettre dens la voiture...

La porte du fond s'ouvre, il s'arrête, prend une contenance et feint d'arranger sa robe.

MICHELA, *à part.*

C'est lui! (*Elle avance.*) Signore... (*Matéo lui fait une grave révérence, elle l'imite*) signora Barbara, j'ai bien l'honneur...

MATÉO, *la reconnaissant et quittant son air guindé.*

Ah! c'est vous, Michela; vous ne pouviez pes arriver plus à propos: qui vous emène ici?

MICHELA, *fouillant dans sa poche*.*

Une lettre que j'ai reçue, elle est à mon adresse; mais comme elle vient de Livourne...

MATÉO, *regardant l'adresse.*

En effet, c'est de sir Reynolds; voyez si personne...

MICHELA, *pendant que Matéo lit la lettre.*

Non; d'ailleurs qu'importe? il n'est sans doute pas défendu à la signora Barbara de recevoir ses connaissances? Eh bien, que vous dit-il?

MATÉO.

Tout va bien, sir Reynolds nous attend demain à Livourne.

MICHELA.

Demain!

MATÉO.

Oui, et uous y serons. (*Mouvement de Michela.*) Vous êtes sûre quo votre oncle...

MICHELA.

Mon oncle Jéronimo, je réponds de lui... (*faisant le geste de payer*) evec... Mais vous parlez d'être demain à Livourne, et demain c'est un pou tôt.

MATÉO.

Il n'y e que soixente milles d'ici à Livourne, et avec une voiture, de bons chevaux et de l'argent; si vous en manquez, dites-lo; sir Reynolds m'e laissé...

MICHELA.

Eh! ce n'est rien de tout cela qui m'embarrasse, des voitures, des chevaux, ça ne manque pas, ça court les rues.

MATÉO.

Eh bien?

MICHELA.

Mais vous ne comptes probablement pas partir tout seul?

MATÉO.

Allons donc!

MICHELA.

Vous ne m'abandonnerez pas?

MATÉO.

Pour qui me prenez-vous?

MICHELA.

Eh bien! alors...

MATÉO.

Alors, alors, partez, revenez me dire daus une heure: La voiture est là, au bout do l'avenue, et moi, je me charge du reste.

MICHELA.

Bah! le signor Juliani...

MATÉO.

Allez...

MICHELA.

Vous êtes donc sorcier?

MATÉO.

Pourquoi pes le diable tout de suite?

MICHELA, *reculant.*

Ah! mais, eh! mais no jouons pas avec ça, je suis bonne chrétienne.

* Cette scène doit être jouée très-vivement et à demi-voix.

MATÉO.

Calmez-vous, ma chère Michela.

MICHELA, *le menaçant comme pour le dévisager.*

Ne me touchez pas! n'approchez pas!

MATÉO.

Peste! je m'en garderai bien, je vois que vous êtes femme à vous défendre, et que Satan lui-même n'aurait pas beau jeu avec vous; encore une fois, rassurez-vous, faites ce que je vous dis, je vous expliquerai tout ensuite, et vous serez la première à dire que Matéo est un fort bon diable.

SCENE VIII.

LES MÊMES, VENETTI, DEUX DOMESTIQUES, *apportant une table servie.*

VENETTI, *aux domestiques, montrant la droite.*

Placez cela ici...

MATÉO, *à part.*

Venetti... avec l'ordre... (*A Michela.*) Demeurez..

VENETTI.

Signora, voici votre souper... (*Apercevant Michela.*) Ah! que vois-je! la signora Michela ici! vous êtes venue faire une visite à votre excellente amie?... Mais pardon, je cherchais monseigneur...

MATÉO.

Il s'est renfermé avec son notaire.

VENETTI.

Ah! oui, oui, c'est vrai, je l'avais oublié...

MATÉO.

Vous aviez quelque chose à lui dire?

VENETTI.

Non; mais ce papier que le signor Bonesco...

MATÉO, *prenant le papier.*

Ah! très-bien, très-bien... je sais ce que c'est...

VENETTI.

Signora, permettez...

MATÉO.

Chut!... (*avec beaucoup de mystère, en le conduisant à droite du théâtre*) c'est l'ordre de laisser sortir de prison...

VENETTI.

Quoi! monseigneur vous a dit...

MATÉO, *même jeu.*

Oui! c'est d'après mon conseil qu'il a demandé.

VENETTI.

Bah! quelle idée de...

MATÉO.

Chut! une ruse...

VENETTI, *cherchant.*

Une ruse?

MATÉO.

Chut!... oui .. un stratagème, pour faire consentir la signora Stella au mariage, vous comprenez?

VENETTI.

Je commence.

MATÉO.

Et comme c'est moi qui dois faire usage...

VENETTI.

Ah! oui... c'est-à-dire... pourtant, monseigneur ne m'avait pas dit...

MATÉO, *avec beaucoup de dignité*

Monseigneur vous a dit de m'obéir...

VENETTI.

C'est juste.

MATÉO, *avec intention, de manière à être entendu de Michela dont il se rapproche.*

Et si je garde ce papier, qui contient l'ordre de rendre la liberté au signor Juliani...

VENETTI.

Chut!

MICHELA.

Que dit-il?

MATÉO, *à Venetti, regardant Michela.*

Vous avez raison, ce n'est que pour le remettre en bonnes mains... (*Il tend le papier à Michela de la main gauche, elle hésite.*) Prenez donc!

VENETTI.

Hein?

MATÉO, *lui offrant du tabac de la main droite.*

Je dis, prenez donc, signor...

Venetti obéit.

MICHELA.

En voilà de l'effronterie!...

MATÉO, *à Michela, bas.*

Courez à la prison...

MICHELA.

Oui. (*Elle s'en va, Matéo la retient par sa robe, elle pousse un cri d'effroi.*) Ah!

VENETTI, *qui prisait.*

Hein?

MATÉO, *feignant d'écouter Michela.*

Comment dites-vous?

MICHELA.

Plait-il?

MATÉO, *lui faisant des signes, comme s'il l'écoutait.*

Vraiment? cela vous ferait donc bien plaisir? (*Allant se mettre à table.*) Eh bien, pourquoi ne pas en demander la permission au signor Venetti?

VENETTI.

A moi, signora?

MICHELA, *bas.*

La permission de quoi?

VENETTI.

Parlez...

MICHELA, *à part.*

Parler, parler, je ne demande pas mieux, mais...

MATÉO.

Allons donc, du courage; et puisque vous désirez tant voir la fête de cette nuit...

MICHELA.

Moi... (*Matéo lui fait des signes.*) Ah! oui... oui... c'est vrai, et si vous étiez bien aimable, signor Venetti, vous me permettriez de revenir plus tard pour jouir du coup d'œil...

VENETTI.

Comment donc, mais avec plaisir, je vous le permets avec les plus vifs transports, ma chère, ma charmante Mi...

MATÉO.

Signor, un tel langage devant moi!...

VENETTI

Ah... pardon!... (*A Michela.*) Vous avez une amie bien insupportable!...

MICHELA.

Vous dites ça, mais quand je ne serai plus là...

VENETTI.

Qui, moi!... vous préférer ce...

MICHELA.

Au revoir... (*Allant à Matéo.*) Signora...

MATÉO.

Ma chère enfant, un avis... (*Bas.*) Allez, et dès que Juliani sera libre, laissez-lui le soin de tout préparer... je retiendrai ici cet imbécile...

VENETTI, *à part.*

Je suis sûr qu'elle lui parle de moi.

MATÉO, *haut.*

Vous m'entendez, défiez-vous du signor Venetti, ne causez pas trop avec lui.

MICHELA.

Oui, signora. (*A Venetti.*) J'en étais sûre, vous avez fait sa conquête, elle est jalouse de moi.

VENETTI, *la conduisant.*

Fi donc!...

MATÉO, *à Michela qui sort.*

N'oubliez pas ma caisse, Michela, car je ne saurais paraître à la fête avec cette robe.

MICHELA.

Voyez-vous? quand elle aura sa belle robe, elle vous fera tourner la tête...

VENETTI.

Oui, de votre côté...

Michela sort.

SCÈNE IX.

VENETTI, MATÉO, *à table.*

MATÉO, *à Venetti qui suit Michela.*

Signor, un mot, s'il vous plaît, j'aurais quelques renseignemens...

VENETTI.

Ce serait bien volontiers; mais...

MATÉO.

Mais... vous aimeriez mieux accompagner Michela...

VENETTI.

Non... mais mon maître... monseigneur...

MATÉO, *à part.*

Diable!... (*Haut.*) Signor Venetti, venez, ça...

VENETTI.

Hein?

MATÉO.

Prenez un siége, mettez-vous là, près de moi... allons, allons, je l'exige... (*Venetti va prendre un fauteuil.*) Je saurai bien l'empêcher de rejoindre monseigneur.

VENETTI, *à part.*

Quel changement! est-ce que Michela aurait raison? Après ça, je remarque une chose, ce flacon de vin était plein jusqu'aux bords, et...

MATÉO, *d'un air affable.*

Puisque nous devons désormais vivre ensemble, causons un peu à cœur ouvert: je ne suis pas toujours la femme qui, pour se faire craindre et respecter de son élève, doit conserver devant elle un maintien grave et sévère; j'ai aussi mes momens d'abandon et d'épanchement dans l'intimité; vous verrez... nous sommes seuls...

VENETTI, *effrayé.*

Oui, oui, nous sommes seuls...

MATÉO, *lui présentant un verre de vin.*

Avec un biscuit... allons, allons, vous ne pouvez pas refuser, de ma main...

VENETTI, *acceptant.*

Signora...

MATÉO.

Vous me paraissez posséder la confiance de monseigneur?...

VENETTI.

Je m'en flatte.

MATÉO.

Cela ne m'étonne pas: il suffit de vous voir, vous avez une de ces physionomies qui inspirent du premier abord...

VENETTI, *à part.*

Ça devient fort affligeant... au dehors Matéo... ici...

MATÉO.

Que parlez-vous de Matéo, n'est-ce pas cet homme dont monseigneur m'a entretenu?

VENETTI.

Oui. (*Le regardant.*) C'est singulier, maintenant que je vous vois de plus près...

MATÉO, *tendant son verre vivement.*

Veuillez...

VENETTI.

Voilà...

Il veut lui verser de l'eau.

MATÉO.

Merci...

Il boit le vin pur.

VENETTI, *se rapprochant de Matéo.*

Monseigneur, dites-vous, vous a parlé de Matéo? saurait-il où il est?

MATÉO, *avec mystère.*

Oui, on l'a vu...

VENETTI.

Où cela?

MATÉO.

Ici.

VENETTI.

Ici!

MATÉO.

Oui, dans Florence même..

VENETTI.

Dans Florence... belle nouvelle!

MATÉO.

Vous saviez?

VENETTI.

Si je le sais... vous me demandez cela à moi!

MATÉO, *à part.*

Pourvu que Michela ait le temps d'arriver à la prison. (*Il se verse du vin, Venetti veut lui donner de l'eau.*) Merci, ça m'est défendu... Mon Dieu, comme vous aimez l'eau! vous avez un bien grand penchant pour l'eau, mon bon ami. Dites-

moi, pensez-vous, comme menseigneur, que ce Matéo soit capable...?

VENETTI.

Je le crois capable de tout, il ne respecte rien.

MATÉO.

O ciel! vous m'effrayez!...

VENETTI.

Oh! rassurez-vous, quand je dis rien, c'est une manière de parler, il est des personnes...

MATÉO.

N'importe, il faut nous tenir sur nos gardes, nous entendre, nous concerter ensemble pour déjouer ses projets; vous me protégerez, vous me défendrez contre cet homme, mon ami, mon cher Venetti.

VENETTI.

Ja... certainement... après ça, je ne puis pas trop vous promettre... (*à part*) quand c'est tout au plus si, lorsqu'il s'agit de moi-même...

MATÉO, *se rapprochant de Venetti.*

Et d'abord... quelles sont les issues?

VENETTI.

Les... il y a d'abord... Ah! mais c'est étonnant, plus je vous examine, et plus il me semble que ce n'est pas la première fois...

MATÉO, *se levant et jetant sa serviette.*

Vous pouvez faire enlever.

VENETTI.

Il sonne.

Oui, oui...

MATÉO.

Eh bien! dites-moi donc les issues par lesquelles on pourrait entrer ou sortir... (*à part*) sortir surtout.

VENETTI.

Cette galerie et tout ce côté du palais donnent...

MATÉO.

Sur la cour et les jardins...

VENETTI, *étonné.*

Comment!

MATÉO, *se reprenant.*

Oui, j'ai remarqué ça en arrivant.

VENETTI.

Ici l'appartement de la signora.

MATÉO, *à part.*

Celui de sa mère.

VENETTI.

Qui communique avec le vôtre.

MATÉO.

Bien. (*A part.*) Absolument comme autrefois, rien de changé. (*Haut.*) Vous concevez qu'il est essentiel...

VENETTI, *qui l'examine toujours avec curiosité.*

Oui, oui; mais, pardon, si à mon tour je me permets une question?

MATÉO.

Parlez.

VENETTI.

Signora, n'auriez-vous pas eu un fils, par hasard?

MATÉO, *jouant la pudeur offensée et cachant son visage avec son éventail.*

Signor!

VENETTI.

Oh! pardon, non... je...

MATÉO, *remontant la scène.*

Vous oubliez que jamais...

VENETTI, *le suivant.*

Ah! oui, oui, c'est juste .. pardon! ni un petit-fils non plus! alors il faut que nous nous soyons rencontrés quelque part.

MATÉO.

C'est possible. (*Les domestiques entrent et enlèvent la table.*) Mais la signora va venir, et j'ai promis à monseigneur... laissez-nous.

VENETTI.

Avec plaisir.

MATÉO.

Veuillez aller me chercher la caisse que Michela a dû envoyer.

VENETTI, *à un domestique.*

Francesco, allez.

MATÉO.

Non, vous, je tiens à ce que vous y alliez vous même, j'y tiens absolument.

VENETTI.

C'est différent. (*A part.*) Lorsqu'elle prend ses grands airs...

MATÉO.

Allez donc.

Il sort.

SCENE X.

MATÉO, STELLA, puis MICHELA

MATÉO, *apercevant Stella qui entre par la seconde porte du fond, à droite.*

Ah! venez, signora, venez; combien il me tardait...

STELLA.

Que me voulez-vous encore? laissez-moi.

MATÉO.

Qu'entends-je? ah! je m'en doutais... les discours de ce religieux auront ébranlé votre résolution, vous ne voulez plus nous suivre, vous renoncez à votre père, à Juliani.

STELLA.

Juliani? il s'est perdu pour moi.

MICHELA, *qui a entendu les derniers mots.*

Eh! non, il est sauvé.

STELLA.

Juliani!

MICHELA.

Oui, libre, sauvé par Matéo et par moi!

STELLA.

Libre! sauvé! ô mon Dieu, je vous remercie!

MATÉO.

Eh bien! refuserez-vous encore?

STELLA.

Oui, oui, Matéo.

MICHELA.

Comment!

MATÉO, *à Michela.*

Laissez-nous, je vais tenter un dernier effort. Entrez dans cette chambre et attendez.

Michela sort par la seconde porte latérale à droite.

SCENE XI.

MATÉO, STELLA, *puis* LE MARQUIS.

MATÉO.

Signora, je vous en supplie... écoutez-moi, oh! je vous en conjure, ayez pitié de sir Reynolds, ayez pitié de votre père.

LE MARQUIS, *entrant et s'arrêtant au fond.*

Ah!

MATÉO.

Eh quoi! lorsqu'après tant d'années passées loin de sa fille...

LE MARQUIS.

Hein?

Il descend un peu à droite.

MATÉO.

Il vient à elle, lorsqu'il vous ouvre ses bras et vous rend un père, un nom, une famille...

LE MARQUIS, *à part.*

Très-bien.

MATÉO.

Songez-y, songez à son chagrin, à sa douleur, si vous résistez plus long-temps.

STELLA.

Non, non, je ne puis.

MATÉO.

Au nom de ce que vous avez de plus cher, par la mémoire de votre mère!

STELLA.

Ma mère! c'est pour avoir oublié son devoir...

MATÉO, *à part.*

Ah! franciscain maudit! si je te tenais... (*Apercevant le marquis.*) Ciel! le marquis! (*Haut, du ton grave de la duègne.*) C'est aussi au nom de votre devoir et de l'obéissance que vous devez à votre père que je vous parle, signora. Je vous ai fait connaître sa volonté, et la volonté d'un père, on a dû vous le dire, c'est celle de Dieu lui-même.

LE MARQUIS, *à part.*

Fort bien!

MATÉO.

Et pourquoi lui résister, lorsqu'il veut assurer votre bonheur et vous donner un époux (*plus bas*) que vous aimez, (*haut*) un époux digne de vous, signora?

LE MARQUIS, *enchanté.*

Je porterai sa pension à deux mille ducats.

Il va vers le fond.

STELLA, *à Matéo qui lui parle bas.*

Il serait vrai... ah!

MATÉO.

Prenez garde! monseigneur nous écoute.

LE MARQUIS, *s'arrêtant.*

Je n'entends plus.

MATÉO.

Pensez à ce qu'il a souffert pendant une si longue séparation.

LE MARQUIS.

Que dit-elle?

Il va parler à un domestique à l'entrée de la galerie.

MATÉO.

Au peu de jours qu'il lui reste à jouir de votre présence... votre refus va le réduire au désespoir, (*bas*) et le signor Juliani aussi.

STELLA.

Ah! qu'il parte, lui!

MATÉO.

Vous céderez à ses désirs, (*bas, avec émotion et entraînement*) il en mourrait, signora.

STELLA.

O mon père!

MATÉO, *avec chaleur.*

Oh! je vous en supplie à genoux... vous aviez promis de le rejoindre. Si vous trompez son espérance, sir Reynolds ne supportera pas ce coup affreux.

STELLA.

Mon père! non, non, qu'il vive... je partirai. (*Plus haut.*) J'obéirai.

MATÉO, *haut.*

Ah! vous cédez enfin!

STELLA.

Oui.

LE MARQUIS, *redescendant.*

Qu'entends-je!

MATÉO, *la conduisant à sa chambre, la seconde latérale.*

Eh bien! rentrez dans votre chambre achever votre toilette... (*Bas.*) Vous y trouverez Michela. (*Haut.*) Et je vous rejoindrai dans un instant, lorsque j'aurai appris à monseigneur...

Stella sort.

SCENE XII.

MATÉO, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

C'est inutile.

MATÉO, *feignant une surprise extrême.*

Quoi! monseigneur, vous étiez ici?

LE MARQUIS.

J'ai tout entendu. Signora, je ne serai point ingrat, votre zèle et votre dévouement auront leur récompense.

MATÉO, *à part.*

Je l'espère. (*Au marquis.*) Monseigneur...

LE MARQUIS.

Vous êtes une habile femme.

MATÉO, *à part, souriant.*

Habile femme! (*Haut.*) Monseigneur est trop bon (*à part*) de moitié.

LE MARQUIS.

Eh! non... vous avez une facilité, une éloquence...

MATÉO.

Celle du cœur.

LE MARQUIS.

Enfin, je suis fort content de vous.

MATÉO, *à part.*

Ce n'est pas difficile.

LE MARQUIS.

Je doublerai la pension promise, et en attendant, acceptez ceci (*Il lui présente un anneau avec brillant*) comme un gage de ma satisfaction.

MATÉO.

Monseigneur, je ne sais si je dois...

LE MARQUIS.

Prenez...

MATÉO.

Puisque monseigneur l'exige... (*A part.*) Mais il y a conscience; enfin, puisqu'il est content...

SCENE XIII.

LES MÊMES, VENETTI.

VENETTI.

Signora, voici la caisse.

MATÉO.

Très-bien, je vous remercie; veuillez la déposer.

Il lui montre sa chambre, la première de côté, à droite.

VENETTI.

Ah! monseigneur, la voiture de son excellence vient d'entrer dans la cour.

LE MARQUIS.

Eh quoi! déjà! et Stella... (*A Matéo.*) Signora, pressez-la un peu, je vais recevoir son excellence. (*Fausse sortie.*) Ah! si elle hésitait de nouveau, Venetti a dû obtenir l'ordre...

MATÉO.

Il suffit, monseigneur. (*Apercevant Venetti.*) Mais... le bruit d'un autre carrosse, je crois, celui du grand-duc, peut-être?

LE MARQUIS.

Il se pourrait! je cours.

Il sort.

SCENE XIV.

MATÉO, VENETTI.

MATÉO, *arrêtant Venetti qui va suivre le marquis.*

Où allez-vous, signor? vous n'avez donc pas entendu les ordres de monseigneur?

VENETTI.

Quels ordres?

MATÉO.

Venetti restera ici, et vous m'enverrez prévenir par lui dès que Stella sera prête. La signora est à sa toilette, je vais à la mienne. Eh bien! signor, vous ne m'offrez pas votre main?

VENETTI.

Si fait.

Il la conduit jusqu'à la porte.

MATÉO.

Ah! vous regardez ce brillant... c'est un présent de monseigneur... (*Retirant vivement sa main et poussant un cri.*) Ah! signor, une telle liberté...

VENETTI.

Plaît-il?

MATÉO.

Vous m'avez pressé la main.

VENETTI.

Moi! je puis vous affirmer...

MATÉO.

Je devrais peut-être... (*lui faisant baiser sa main*) mais non, je suis trop bonne, j'aime mieux vous pardonner.

Il entre dans sa chambre.

VENETTI, *après lui avoir baisé la main.*

Elle appelle cela pardonner!

MATÉO, *reparaissant.*

Surtout, n'entrez pas.

VENETTI.

Non, non. (*A part.*) Elle peut être bien tranquille.

SCENE XV.

VENETTI, *seul.*

Elle peut être fort tranquille, je me garderai bien d'une pareille indiscrétion. (*Matéo ferme la porte en dedans.*) Ah! je crois qu'elle s'enferme. (*Riant.*) Ah! ah! ah! elle met les verroux, ne craint-elle pas que je... Ah! ah! ces duègnes ont un amour-propre effrayant. (*Prêtant l'oreille.*) Hein! il me semblait entendre chuchoter. (*Il écoute.*) Non, le plus grand silence! (*Voyant les domestiques qui traversent rapidement la galerie, et allant au fond.*) Où vont-ils donc? Ah! c'est le grand-duc qui entre dans les salons; je suis sûr que monseigneur s'impatiente. (*Allant à la porte de Matéo.*) Hâtez-vous, signora. (*Il écoute.*) M'entendez-vous, hein? elle sera passée chez la signora Stella. (*Il va frapper à l'autre porte.*) Signora! ah çà, mais... (*Il retourne à la porte de Matéo.*) Signora Barbara!... quand ces vieilles femmes sont à leur toilette... (*Il se baisse et regarde par la serrure; poussant un cri.*) Oh!

SCENE XVI.

VENETTI, LE MARQUIS, *puis* LES INVITÉS *et* LES DOMESTIQUES, *qui entrent successivement.*

LE MARQUIS.

Eh bien, que faites-vous là? qu'avez-vous?

VENETTI.

Monseigneur...

LE MARQUIS.

Avez-vous prévenu la signora?

VENETTI.

J'allais le faire, mais la porte est fermée, et j'ai frappé en vain, on ne répond pas.

LE MARQUIS.

Eh! frappez plus fort.

VENETTI.

C'est inutile, je viens de regarder, et j'ai vu...

LE MARQUIS

Eh bien ?

VENETTI.

La plus profonde obscurité...

LE MARQUIS.

Que signifie?... (*Il va à la porte de Stella, frappe et appelle.*) Stella! Stella!... (*Il l'ouvre.*) Personne!

VENETTI.

Personne! ceci devient de plus en plus ténébreux.

LE MARQUIS, *allant au grand-duc qui entre.*

Pardon, monseigneur... mais... (*A Venetti.*) Voyez, voyez donc, si elle n'est pas chez la signora Barbara? (*Venetti entre chez Stella.*) Ceci est étrange! Eh bien?

VENETTI.

La porte de communication est fermée aussi en dedans.

LE MARQUIS, *avec violence.*

Eh! brisez-la donc! (*A part.*) Je ne puis concevoir... (*Au prince.*) Je prie votre altesse de m'excuser, mais un événement inexplicable. (*On entend briser une porte, il va à celle de Stella.*) Eh bien, Stella... la signora Barbara?...

VENETTI, *se précipitant dans le salon avec les habits de la duègne.*

La voici, monseigneur.

LE MARQUIS, *reculant de surprise.*

Hein!

VENETTI.

Partie, disparue, en laissant...

LE MARQUIS.

Ah! quel soupçon!... Venetti, ce papier que vous a remis le signor Bonesco...

VENETTI.

Je l'ai donné à la signora Barbara, qui m'a dit que monseigneur...

LE MARQUIS.

C'est cela... plus de doute... cette duègne...

VENETTI.

Elle l'a gardé.

LE MARQUIS, *haussant les épaules.*

Imbécile!

VENETTI, *fouillant dans les poches de la robe.*

Attendez, je le lui ai vu mettre dans... ah! le voici! (*Il tire la lettre de Reynolds et la donne au marquis.*) Tenez, monseigneur.

LE MARQUIS, *l'ouvrant*

Eh! non, c'est une lettre. (*Lisant.*) Que vois-je! Matéo. (*Avec explosion, montrant les habits.*) C'était Matéo!

VENETTI, *rejetant la robe avec effroi*

Matéo!

LE MARQUIS.

Oui, misérable! Matéo, qui a délivré Juliani, enlevé Stella, et qui fuit avec eux.

Il lit la lettre.

VENETTI, *furieux.*

De quel côté? Ah! quand je devrais galoper soixante-douze heures et plus... ah! c'était lui, aussi je disais bien que cette face de duègne... (*Avec indignation.*) Et moi! moi qui lui ai baisé la main... ah! Matéo! (*Il saisit les habits avec colère.*) Ah! Maté... (*Il se pique et pousse un cri de douleur.*) Oh!

Il laisse retomber la robe, et porte son doigt à sa bouche comme pour en étancher le sang.

LE MARQUIS, *froissant la lettre avec colère.*

Reynolds! (*Au duc.*) Reynolds les attend à Livourne. (*A Venetti, avec violence.*) Si tu ne les atteins pas...

VENETTI, *avec énergie en se précipitant vers le fond.*

A Livourne!

LE MARQUIS, *à tous ses domestiques.*

A Livourne!

Le duc paraît donner des ordres à ceux qui l'entourent. Tous s'élancent hors du palais.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente une cour d'auberge formant terrasse au bord de la mer; à droite, un pavillon; à gauche, une maison à deux portes, allant jusqu'au parapet; au fond, la pleine mer. Au bord de la terrasse, un parapet sur lequel on arrive par trois marches qui le prolongent; au bout du pavillon à droite, un arbuste; entre le pavillon et le parapet une allée qui conduit dans la cour d'entrée. On est censé voir du parapet, à droite, un navire et le port et à gauche des rochers.

SCÈNE PREMIÈRE.

JÉRONIMO, *puis* VENETTI.

JÉRONIMO, *il est occupé à raccommoder un filet suspendu à l'arbuste du pavillon; on entend frapper en dehors.*

Hein! cette fois je ne me trompe pas, on a frappé. (*A la cantonnade.*) Marinetta, ouvrez donc, on frappe; quelque voyageur sans doute; il est cependant plutôt l'heure de se mettre en route que de rentrer au gîte.

VENETTI, *couvert d'un grand manteau sous lequel il cache un paquet.*

Vous êtes l'hôtelier?

JÉRONIMO.

Pour vous servir.

VENETTI.

Vous vous appelez Jéronimo?

JÉRONIMO

Oui, signor.

VENATTI.

Bien... Vous avez à Florence une nièce nommée Michela?

JÉRONIMO.

En effet.

VENATTI.

Très-bien ; vous l'attendez ce matin?

JÉRONIMO.

Moi, non.

VENATTI, *déconcerté.*

Ah! vous ne... hum!... c'est différent, j'avais supposé...

JÉRONIMO.

Mais pourquoi?

VENATTI.

Je vais vous le dire. (*Avec précaution.*) Signor Jéronimo, peut-on compter sur votre silence?

JÉRONIMO.

Toujours, quand on...

VENATTI, *fouillant dans sa poche.*

Quand on vous le demande.

JÉRONIMO.

C'est cela.

VENATTI.

Et qu'on vous la paie. (*Mouvement de Jéronimo.*) Oh! je suis dans une auberge.

JÉRONIMO.

Les loyers sont si chers, le fisc si exigeant, l'impôt si...

VENATTI, *lui montrant une bourse.*

Cette bourse contient cent ducats, (*mouvement de Jéronimo*) et si vous me promettez...

JÉRONIMO.

Ah! signor, je ne suis qu'un pauvre hôtelier; mais je professe la plus grande délicatesse.

VENATTI.

Et le le désintéressement la plus... (*Il lui met la bourse dans la main*) touchant.

JÉRONIMO.

Il s'agit donc?

VENATTI.

Cette nuit, deux ravisseurs, aidés par votre nièce Michela, ont enlevé la fille unique du marquis de Fieramonte, mon maître.

JÉRONIMO.

Il serait possible! quoi, Michela!

VENATTI.

Dès que la fuite de la signora a été connue, je me suis élancé sur un cheval, et quel cheval! je ne suis pas né d'hier, et jamais je n'ai... enfin, c'est au point que je suis... vous concevez dans quel état? De Florence à Livourne, en cinq heures, lorsqu'on n'a pas l'habitude...

JÉRONIMO.

C'est vrai.

VENATTI, *à part.*

Depuis trois jours, ce Matéo me fait faire une foule d'exercices plus exorbitans les uns que...

JÉRONIMO.

Ainsi vous avez parcouru soixante milles...

VENATTI.

Ventre à terre, c'est-à-dire, pas moi, la bête.

JÉRONIMO.

Oui, oui.

VENATTI.

Aussi je vous demande un peu si je dois être indisposé ; mais ça m'est égal, pourvu que je réussisse, et que je me venge enfin de ce scélérat.

JÉRONIMO.

Enfin?

VENATTI.

Enfin, j'ai rejoint les fugitifs à quelques lieues d'ici, un peu avant le jour, au moment où ils changeaient de chevaux ; j'ai cru un instant que je me trompais; car les deux ravisseurs et la signora étaient déguisés.

JÉRONIMO.

Déguisés!

VENATTI.

Oui; mais j'ai reconnu Michela.

JÉRONIMO.

Encore une fois, comment ma nièce se trouve-t-elle mêlée...?

VENATTI.

Ah! comment! voilà bien ce qui me confond moi-même: protéger la fuite de la signora avec ce Juliani qu'elle devrait détester maintenant; mais ces femmes ont des têtes et des cœurs... en vérité, ça n'a pas le sens commun. Bref, j'ai galopé derechef, et je suis arrivé avant eux à Livourne, où ils viennent s'embarquer : or, je suppose que Michela amènera ses compagnons chez vous; la position de votre auberge située hors de la ville, au bord de la mer, favoriserait leurs projets.

JÉRONIMO.

En effet, la mer bat au pied de cette terrasse.

VENATTI, *regardant le fond avec inquiétude.*

Oui, oui, je l'entends... je... (*se levant sur la pointe des pieds*) elle me paraît même assez en train de...

JÉRONIMO.

Oui, elle est fort agitée.

VENATTI, *s'éloignant de la mer.*

Vous avez choisi là un emplacement bien dangereux; ne pouviez-vous pas en trouver...

JÉRONIMO.

Un meilleur? vous êtes difficile... une vue, une perspective superbe...

VENATTI, *à part.*

Oui, belle perspective!

JÉRONIMO, *allant au fond.*

Tenez, d'ici on aperçoit une partie de la ville, les quais, l'entrée du port, la rade; si vous désirez monter sur ce parapet?

VENATTI.

Merci, non, plus tard ; je suis venu ici pour découvrir les fugitifs.

JÉRONIMO.

Et les arrêter?

VENATTI.

Moi! et comment, je suis seul. (*Avec mystère.*) Non, mais je compte rester ici en observation, pour entraver leurs desseins et retarder leur dé-

part jusqu'à l'arrivée de monseigneur qui a dû se mettre en route avec des ordres.

JÉRONIMO.

Très-bien; mais si les antres vous sperçoivent, vous reconnaissent?

VENETTI, *avec effroi*.

S'ils me... (*Regardant autour de lui.*) Ne dites donc pas de ces choses-là; au surplus... (*montrant le paquet*) je viens de prendre mes mesures; procurez-moi seulement une chambre, un cabinet, d'où je puisse tout voir, tout entendre.

JÉRONIMO, *ouvrant une porte à gauche*.

Je pense que d'ici...

VENETTI.

Parfait! je vais prendre à mon tour l'enveloppe de ces astucieux ravisseurs, puis empruntant leurs manières, leur ton, leur langage...

JÉRONIMO.

Je comprends.

VENETTI.

Que voulez-vous! ça répugne à mon caractère; mais si la brebis veut vivre parmi les loups, il faut bien qu'elle fasse comme eux.

JÉRONIMO.

C'est juste.

VENETTI, *allant pour sortir*.

Surtout pas un mot à votre nièce, car alors... (*Regardant le fond.*) Je suis bien fâché que vous demeuriez... après ça, je sens que le désir de me venger me donne un courage... et Matéo serait là...

MICHELA, *en dehors*.

Dans la cour.

VENETTI, *s'arrêtant effrayé*.

Écoutez.

MICHELA.

Sur la terrasse! (*Elle entre.*) Bien, bien.

VENETTI.

Michela! Eh! vite!

Il se précipite dans la maison, première porte à gauche.

SCENE II.

VENETTI, *caché*; JÉRONIMO, MICHELA.

MICHELA, *apercevant Jéronimo*.

Ah! le voici. (*Courant à lui.*) Mon oncle...

JÉRONIMO, *l'embrassant*.

Comment, c'est toi... et qu'est-ce qui t'amène ici?

MICHELA.

Le désir de vous voir, mon oncle, et de passer quelques jours avec vous.

JÉRONIMO.

Ah! vraiment... c'est très-bien, et... tu es venue seule?...

MICHELA.

Oh! non... avec deux ou trois connaissances...

JÉRONIMO.

Tu ne me les as pas amenées?

MICHELA.

Non.

VENETTI, *qui écoute*.

Non?

MICHELA.

Elles descendaient toutes chez des amis ou des parens.

VENETTI, *de même*.

Ah! diavolo... comment savoir à présent?...

MICHELA.

Mais, en revanche, je vous annonce d'autres voyageurs que nous avons rencontrés aux portes de Livourne, des pèlerins... (*Mouvement de Jéronimo et de Venetti*) qui arrivent de la terre sainte et de Rome, d'où ils rapportent...

JÉRONIMO.

Plus d'indulgences que de ducats.

MICHELA.

Eh bien... des indulgences... c'est déjà quelque chose; mais soyez tranquille, vous serez bien payé... ce ne sont pas des mendians. Le plus âgé des trois, celui qui nous a parlé, est un noble espagnol.

VENETTI, *à part*.

Ah! Matéo est noble à présent.

MICHELA.

Du moins je le suppose; ses deux compagnons l'appelaient don Re... don Retor... attendez donc. (*A part.*) Voilà que j'ai oublié ce que Matéo...

VENETTI, *à part*.

Va toujours, va toujours...

MICHELA, *trouvant*.

Ah! don Retortillo, (*appuyant*) don Retortillo... je ne peux jamais le dire du premier coup; ce nom-là m'embrouille...comme ils étaient très-fatigués et qu'ils désiraient ne pas traverser toute la ville, je leur ai donné votre adresse, en leur disant qu'ils trouveraient ici un bon gîte.

JÉRONIMO.

Assurément.

MICHELA.

Et un bon déjeuner. Ils vont arriver sans doute; mais j'ai déjà prévenu Marinetta, et si vous voulez, mon oncle, je puis lui donner un coup de main. (*Elle va au fond et regarde à droite.*) Eh! mais tenez, justement... (*A la cantonnade.*) Par ici, de ce côté, signor don Retortillo... entrez, on vous attend.

VENETTI, *à Jéronimo*.

Ce sont eux.

SCENE III.

Les Mêmes, MATÉO, JULIANI, STELLA.

MATÉO, *en pèlerin très-vieux, barbe blanche, air patriarcal*.

Plaît-il, signora?

Il se retourne et fait signe à Juliani et à Stella d'entrer.

MICHELA *à Jéronimo*.

Il ne me reconnaît pas... après ça il ne m'a vue qu'une minute...

VENETTI, *à part*.

Ment-elle! mon Dieu! ment-elle! et moi qui voulais épouser ce serpent...

MICHALA, *à Matéo.*

Vous ne me reconnaissez pas ?... c'est pourtant moi qui vous ai indiqué cette auberge.

MATÉO, *descendant la scène.*

Ah ! oui, oui, c'est vrai... pardon, signora... mais l'ardent soleil... les sables de la Palestine et de la Judée ont tellement affaibli ma vue... nous vous renouvelons, mes enfans et moi, toutes nos actions de grâces... (*Il lui parle bas.*) Quel est cet homme?...

MICHALA.

C'est mon oncle.

VANATVI, *à part.*

Ses enfans... fourbe que tu es... je t'apprendrai... vite, un mot à monseigneur. (*A Jéronimo.*) Attendez un instant...

Il rentre.

JÉRONIMO, *à part.*

Il suffit...

SCENE IV.

LES MÊMES, *moins* VENETTI.

MATÉO, *à Stella, qu'il conduit au bord de la terrasse.*

Tenez, voyez ce bâtiment où flotte le pavillon britannique ; c'est celui qui doit nous conduire à Londres... c'est là que nous attend sir Reynolds.

STELLA.

Vous croyez?... quoi... mon père... oh ! mon Dieu... là, si près de moi !...

MATÉO, *la ramenant.*

Contenez-vous. (*A part.*) Maintenant voyons...

Il retourne au fond et examine la terrasse.

JÉRONIMO, *allant à Juliani.*

Votre compagnon serait-il indisposé ?

JULIANI, *l'arrêtant.*

Non... non... mais l'aspect de la mer... ce coup d'œil est si imposant... si majestueux... et lorsqu'on le voit pour la première fois...

JÉRONIMO.

Ah ! c'est... (*A Michela.*) Tu disais qu'ils avaient été en Palestine...

MICHALA.

Certainement... eh bien !

JÉRONIMO.

Eh bien alors... pour y aller et pour revenir à Rome... ces pèlerins ont dû traverser...

MICHALA.

Bah ! bah ! pourquoi donc ça ? tout chemin ne mène-t-il pas à Rome ? Ils auront pris une autre route...

JÉRONIMO.

Michela...

MICHELA.

Mon oncle...

Jéronimo la prend par la main et la conduit à l'écart.

MATÉO, *à lui-même.*

Ici l'entrée du port... plus loin... un embarcadère... c'est cela...

Il tire du papier, un crayon et se prépare à écrire.

JÉRONIMO, *à Michela, avec ironie.*

Vous m'avez dit, je crois, que ces pieux personnages rapportaient beaucoup d'indulgences.

MICHELA.

Oui, mon oncle.

JÉRONIMO.

Eh bien, ma nièce, croyez-moi... profitez de l'occasion...

MICHELA.

Pour ?

JÉRONIMO.

Pour renouveler votre provision.

MICHALA.

Mon oncle... je n'en ai pas besoin.

JÉRONIMO.

C'est égal.

MICHELA, *à part.*

Hein !... qu'est-ce que... comme il m'a dit ça...

JÉRONIMO.

Eh bien... et ce déjeuner...

MICHELA.

Ah ! oui, oui ; tenez, voici Marinetta. Seigneurs pèlerins, votre déjeuner est prêt ; si vous voulez entrer là, vous y serez seuls et tranquilles.

Elle montre le pavillon à droite.

JULIANI.

Volontiers.

STELLA, *à Matéo qui cesse d'écrire.*

Vous lui avez dit de ne pas s'exposer ?

MATÉO.

Chut !

Il lui montre Jéronimo. Juliani et Stella entrent à droite.

MICHALA.

Marinetta, veillez à ce que rien ne manque.. (*A Matéo.*) Moi, pour plus de sûreté, je reste dans la salle d'entrée.

MATÉO.

Bien.

Elle sort.

SCENE V.

MATÉO, JÉRONIMO, *puis* VENETTI.

MATÉO.

Vous voyez ce bâtiment... le premier sur la droite?...

JÉRONIMO.

Le bâtiment anglais ?

MATÉO.

Cinquante ducats si cette lettre est remise au capitaine dans vingt minutes... vous m'entendez?

JÉRONIMO.

Très-bien.

MATÉO.

Et si quelques sbires viennent flairer de ce côté, cinquante autres ducats pour vous taire.

JÉRONIMO, *calculant.*

Cinquante et cinquante font cent... (*à part et regardant la droite*) la partie est égale.

MATÉO.

Est-ce convenu ?

JÉRONIMO.

Certainement.

MATÉO, *lui remettant l'argent.*

Je puis compter sur vous ?

JÉRONIMO.

Signor, je ne suis qu'un pauvre hôtelier; mais j'ai la conscience d'un... d'un pèlerin.

MATÉO.

Je n'en demande pas davantage; deux lignes encore, et vous pourrez partir.

Il écrit.

JÉRONIMO, *à lui-même, tenant une bourse de chaque main.*

Cent pour garder le silence... cent pour ne rien dire... total... deux cents ducats pour me taire; je me tairai .. la probité avant tout... j'obéirai à tous les deux, parce que je l'ai promis; qu'un honnête homme n'a que sa parole; et qu'enfin, dans la position où ils m'ont placé, mon devoir est de rester neutre, de recevoir leurs ordres, et... et tout ce qui s'en suit.

Il met les deux bourses dans ses poches.

MATÉO, *fermant la lettre, à lui-même.*

Voilà... dans une heure... ils peuvent être rendus au quai... avec une bonne embarcation... des hommes bien armés...

SCENE VI.

LES MÊMES, VENETTI, *en pèlerin.*

VENETTI.

Voilà... monseigneur doit être arrivé.!. (*Il va à Jéronimo sans voir Matéo.*) Jéronimo... ceci au marquis de Fioramonte chez l'amiral.

Il lui remet une lettre.

JÉRONIMO, *bas.*

Oui, signor.

MATÉO, *de même de l'autre côté.*

Au capitaine de la corvette.

JÉRONIMO.

Oui, signor.

Il se retire, pendant que Matéo et Venetti regardent de l'autre côté pour voir si on ne les épie pas. Ils se retournent en mettant leur doigt sur la bouche, d'un air de mystère, croyant Jéronimo encore là.

SCENE VII.

MATÉO, VENETTI.

MATÉO *et* VENETTI.

Et surtout!...

Il s'arrêtent, se regardent étonnés et se mettent à marmoter leur rosaire.

MATÉO, *à part.*

D'où diable sort celui-là?

VENETTI, *à part, enfonçant son chapeau.*

Hum! et moi qui ne savais pas... (*Haut.*) Vous paraissez surpris de ma présence?

MATÉO, *se faisant très-vieux.*

J'en conviens... je ne... il est vrai que mes yeux...

VENETTI, *à part.*

Plût à Dieu qu'il fût aveugle tout-à-fait.

MATÉO.

Mes pauvres yeux affaiblis...

VENETTI.

Oui, oui, par le soleil de la Judée. (*Mouvement de Matéo.*) Je vous ai entendu de ce réduit où j'étais en prière, lorsque vous êtes arrivé avec vos deux compagnons... vos enfans même, avez-vous dit... je crois...

MATÉO.

En effet... (*à part*) pourvu que Jéronimo se hâte!

VENETTI, *à part.*

Pourvu que Jéronimo soit exact! (*Haut en retenant Matéo qui allait vers le fond.*) Savez-vous... savez-vous que c'est fort édifiant de les voir, si jeunes encore, se soumettre aux chances, aux périls d'un tel voyage?...

MATÉO.

Quand il s'agit d'accomplir un devoir...

Il veut encore s'éloigner.

VENETTI, *le retenant.*

Et...

MATÉO, *à part.*

Ah çà! est-ce qu'il va me retenir long-temps?

VENETTI.

Et vous songez sans doute, senor don Retortillo, à revoir notre chère patrie?

MATÉO.

Ah! vous êtes...

VENETTI.

Je suis de Candia... (*Il retient encore Matéo.*) Il doit bien vous tarder de quitter la Toscane?

MATÉO.

Beaucoup, et j'attends...

VENETTI, *le retenant.*

Je conçois ça.

MATÉO, *à part, avec impatience.*

Que le ciel le confonde!

VENETTI.

Je juge de votre impatience par la mienne. (*A part.*) Jéronimo tarde bien. (*Matéo va au fond; le voyant près du parapet.* Si j'en avais le courage pourtant, ce serait le véritable moment de prendre ma revanche... pendant que ce scélérat ne se défie pas... je pourrais à mon tour le culbuter... dans l'abîme.

MATÉO, *à lui-même.*

Ah! enfin une barque sort du port et se dirige vers le navire.

VENETTI, *à lui-même, s'encourageant.*

Allons, Venetti! allons, Venetti, courage... pendant qu'il te tourne le dos... allons, Venetti!...

Il va marcher vers le fond; mais, voyant Matéo près de lui, il s'arrête tout tremblant et se met à dire son chapelet.

MATÉO.

Qu'avez-vous donc? .. Ce trouble... cette agitation.

VENETTI.

C'est l'émotion, mon frère... la crainte que vous ne m'octroyiez pas la faveur que je viens vous demander.

MATÉO.

Laquelle?... (*A part.*) Ah! le canot aborde le navire. (*Haut.*) Vous voudriez...

VENETTI.

Revoir aussi mes foyers... et si vous daigniez me permettre de me joindre à vous?

MATÉO.

Ce serait volontiers; mais nous allons partir

VENETTI, *à part.*

Ah! mon Dieu... (*Haut.*) Je ne vous demande qu'une heure.

MATÉO.

Une heure!

VENETTI.

Une demi-heure, le temps de prier le ciel de nous accorder une traversée propice.

MATÉO, *s'oubliant brusquement.*

Eh! vous le prierez... (*se reprenant et très-dévotement*) nous le prierons ensemble à bord: vous voyez cette embarcation?

VENETTI, *avec effroi.*

Une embarcation!

MATÉO, *lui prenant le bras.*

Oui, celle qui déborde du bâtiment anglais... avancez un peu...

VENETTI, *résistant.*

C'est inutile; je vois, je vois très-bien...

SCENE VIII.

LES MÊMES, MICHELA, *entrant avec désordre.*

MATÉO.

Qu'y a-t-il?

MICHELA.

Le... (*Apercevant Venetti.*) Ah!

MATÉO.

Ne craignez rien, c'est un pèlerin comme moi.

VENETTI.

Oui... (*A part.*) Voilà peut-être sa première vérité.

MATÉO, *à Michela qui lui parlait bas.*

Ciel! que dites-vous? le marquis...

Venetti écoute.

MICHELA.

Est ici avec toute sa maison, une nuée de sbires parcourent les auberges, les quais et doivent visiter toutes les barques qui sortiront du port.

MATÉO.

Ah!

MICHELA.

Nul doute que Venetti ne rôde de ce côté, il sait que Jéronimo...

MATÉO, *éclatant.*

Venetti! Venetti!... s'il osait se présenter, si sa mauvaise étoile le jetait encore sur mon passage, par mon âme, je jure Dieu que, cette fois, signora, le misérable ne sortirait pas vivant de mes mains.

VENETTI, *tombant à genoux et priant avec ferveur.*

Pater... Credo in Deum omnipotentem.... Mon... mon Dieu, pro... protégez-moi, je n'ai pas une goutte... de sang...

MATÉO, *qui réfléchissait.*

Ainsi donc, impossible d'aller nous embarquer. (*Avec fureur.*) Échouer au port!... (*Frappé.*) Si... (*Il va au bord de la terrasse et revient.*) Oh! non, il ne faut pas y songer... si j'étais seul, ce serait bientôt fait.

MICHELA.

Vous, oui; mais la signora ne peut pas.

VENETTI.

Je crois bien, un saut de vingt-cinq pieds au moins!

MATÉO, *qui examine le fond.*

Michela, pourrions-nous arriver facilement à ces rochers?

Il montre la gauche.

MICHELA.

Sans doute, par le jardin.

MATÉO.

Le dernier n'a guère que douze pieds au-dessus de la mer; laissez-moi faire, tout n'est pas perdu encore...

VENETTI, *à part.*

Ah! mon Dieu! que va-t-il faire?

MATÉO, *à Michela.*

Allez avertir...

MICHELA.

Oui, oui...

MATÉO.

Mais ne leur parlez pas du marquis; il est inutile d'alarmer la signora... (*Michela sort.*) Ah! j'oubliais... nouvel obstacle, l'équipage du canot n'est pas prévenu, et... (*Allant à Venetti.*) Signor?

VENETTI, *tressaillant.*

Hein... plaît-il?

MATÉO.

Désirez-vous toujours venir avec nous?

VENETTI.

Oui, certainement, si vous voulez m'attendre.

MATÉO, *à part.*

Prends garde. (*Haut.*) C'est bien; mais alors un danger qui nous menace, des raisons que vous saurez plus tard; bref, vous pourrez nous être utile, et service pour service...

VENETTI.

C'est juste.

MATÉO.

Eh bien! le canot qui vient nous chercher se dirige sur le port; s'il y entre, nous ne partons pas; il nous faut une vigie pour l'avertir, servez-vous-en, montez sur ce parapet.

VENETTI.

Moi! permettez, je crains...

MATÉO.

Venez, vous dis-je... ah! venez, car à présent que vous savez une partie de notre secret, venez...

VENETTI, *le suivant.*

Je vous suis. (*A part.*) Obéissons pour éviter ses soupçons. (*Voyant Matéo monté sur le parapet.*) Oh!... (*Il s'élance vers lui, et va le pousser dans la mer quand Matéo se retourne; il reste les bras en l'air et joint les mains.*) Sainte Vierge, accordez-nous...

MATÉO.

C'est bien; mais montez, montez donc.

VENETTI.

Êtes-vous sûr que ce soit bien solide, il me semble que ça tremble...

MATÉO.

Eh non! c'est vous qui tremblez; montez encore, encore...

VENETTI.

Il fait bien du vent...

Juliani entre.

MATÉO.

Là, et dès que vous verrez l'embarcation à distance, vous lui ferez signe de changer de route et de gouverner sur ces rochers à gauche. (*A Juliani.*) Vous avez entendu, veillez-y, je suis à vous. (*A Venetti.*) Eh bien! les signaux...

Venetti obéit. Matéo sort par la seconde porte à gauche, Juliani y va et le suit des yeux.

SCENE IX.

VENETTI, JULIANI; *puis* MICHELA *et* STELLA.

VENETTI.

Quelle position... si monseigneur arrivait et qu'il me surprît ainsi, il croirait que je suis du complot; d'un autre côté, je n'ose pas avoir peur;

si je tremble, le moindre mouvement peut me faire choir dans cette mer furibonde...

JULIANI, *qui regarde au fond.*

Ah! ils s'arrêtent indécis. (*A Venetti.*) Appelez-les donc...

VENETTI, *faisant des signaux.*

Dire que ce Matéo a réussi à faire de moi un instrument de rapt! si je pouvais...

Il fait signe à l'embarcation de s'éloigner.

JULIANI, *courant à Stella qui entre avec Michela vivement.*

Stella, on vient à nous; encore quelques minutes, et nous serons en sûreté, nous aurons quitté cette terre pour toujours; et sans regrets, n'est-ce pas?

MICHALA, *tristement à elle-même.*

Sans regrets!...

JULIANI.

Ah! Michela, pardon, j'oubliais que nous y laissons une amie généreuse et dévouée.

STELLA.

A qui nous aurons dû notre bonheur.

VENATTI, *à part.*

Ils m'ont compris, ils s'arrêtent... ah! que vois-je! Matéo sur les rochers... il les rappelle, pose une échelle... C'en est fait; si monseigneur tarde encore, ils vont nous échapper.

Il descend du parapet avec précaution et sort par la droite.

MICHALA.

Eh bien! une lettre... quelques lignes... que je sois la première à apprendre que vous êtes heureux, bien heureux; et moi alors, moi...(*pleurant presque*) je le serai aussi... (*leur tendant la main*) et maintenant...

SCENE X.

LES MÊMES, MATÉO.

MATÉO.

Maintenant, partez, on vous attend...

JULIANI, *à Michela.*

Signora...

STELLA.

Adieu!

MICHALA.

Adieu!

JULIANI, *entraînant Stella.*

Stella...

MICHELA.

Matéo, veillez bien sur eux.

MATÉO, *à Michela qui essuie ses yeux.*

Oh! je réponds d'eux maintenant. Adieu, Michela, vous êtes bien la plus digne femme... Et, tenez, si cette grande vilaine barbe ne vous effrayait pas trop...

MICHALA, *montrant la porte par où sont sortis Juliani et Stella.*

Vous voyez que j'ai du courage.

MATÉO.

Eh bien!

Il l'embrasse.

VENATTI, *entrant et faisant des signes à la cantonnade.*

Vite, vite.

SCENE XI.

MATÉO, VENETTI, DEUX SBIRES, *puis* JÉRONIMO.

VENATTI, *courant à Matéo et le retenant par son manteau qui tombe.*

Halte là!

MATÉO, *se retournant, fermant la porte et lui barrant le passage.*

Hein!

VENATTI.

A nous deux, Matéo...

Il lève le chapeau de Matéo et lui arrache sa fausse barbe.

MATÉO, *même jeu.*

Ah! qui donc!... (*Le reconnaissant.*) Venetti!

VENATTI.

Oui, Venetti qui ne te craint plus. (*Aux sbires.*) Entrez-là, emparez-vous...

MATÉO, *se débarrassant de son manteau.*

Je vous le défends.

Il tire la clef.

VENATTI, *aux sbires.*

Obéissez!

MATÉO.

Vous ne passerez pas, vous me tuerez avant!

VENATTI.

Prends garde, Matéo!

MATÉO.

Vous ne passerez pas!

VENATTI.

Eh bien! exécutez vos ordres.

Les sbires préparent leurs armes, Matéo s'élance sur Venetti et le place devant lui.

MATÉO.

Joue! feu!

VENATTI, *épouvanté.*

Ne tirez pas, ne tirez pas... saisissez-le... (*Les sbires avancent; Matéo entraîne Venetti vers l'allée à droite et disparaît.*) Arrêtez-le, arrêtez-nous... Matéo, grâce...

Matéo reparaît poursuivi par d'autres sbires, il jette Venetti (un mannequin) sur son épaule, monte sur le parapet et s'élance dans la mer avec lui. Les sbires courent au parapet, Jéronimo les arrête.

MICHELA, *s'élançant au milieu sur le parapet.*

Arrêtez, vous allez les tuer tous les deux... (*A Matéo.*) Grâce, Matéo, grâce pour lui... (*A Jéronimo.*) Ce pauvre Venetti, il l'enfonce... (*elle fait le geste de plonger plusieurs fois*) il l'enfonce... assez, assez; ah! enfin... mon oncle, vite une corde.

On jette une corde à Venetti.

JÉRONIMO.

Courage, signor...

MICHELA.

Courage, c'est qu'il nage très-bien à présent...

VENATTI, *montant sur le parapet et s'y asseyant en secouant ses habits.*

Ah! ah! enfin!... ah! signora, que cette eau de mer est détestable! pouah! j'aime mieux l'autre...

En ce moment le navire a gagné le milieu de la mer; Matéo qui nageait monte sur le pont où paraissent Juliani et Stella qui sont censés y être montés de l'autre côté.

MICHALA, *à Venetti.*

C'est égal, votre soif de vengeance doit être un peu calmée.

VENATTI, *se levant.*

Non, non, je cours chez l'amiral...

MATÉO.

Sauvés!

Coup de canon.

MICHALA, *à Venetti.*

Il est trop tard! (*Agitant son mouchoir.*) Adieu! adieu!

VENATTI, *furieux.*

Ah! Matéo!

Le navire continue sa route en tirant le canon et disparaît. Le rideau tombe.

Imprimerie de Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.